

3333« L'altruisme du docteur Rieux dans *La peste* d'Albert Camus »

by

Zia Mehmood

BA, University of the Punjab, Lahore, Pakistan.

A Project Submitted in Partial Fulfillment of the Requirements for the Degree of

MASTER OF ARTS

(French Literature, Language and Culture)

in the Department of French, University of Victoria, BC, Canada.

Supervisory Committee

Dr. Marc Lapprand (Department of French)

Supervisor

Dr. Émile Fromet de Rosnay (Department of French)

Second reader

© Zia Mehmood, 2022

University of Victoria, BC, Canada.

All rights reserved. This project may not be reproduced in whole or in part, by photocopy or other means, without the permission of the author.

Remerciements :

Quant à moi, l'achèvement d'un projet difficile n'est pas la célébration des traits lacunaires de soi, il est plutôt une occasion de remercier les conseils académiques, l'encouragement et la patience de ceux qui s'occupent de superviser ce travail de recherche intéressant, mais laborieux.

Je ne me sens encore qu'un apprenant de la langue française dont l'apprentissage continue jour après jour. Le mot « french » s'est manifesté dans ma vie il y a presque trente ans quand je me suis rendu compte que mon père a eu son doctorat sur un orientaliste français Joseph Héliodore Garcin de Tassy qui était le premier spécialiste de « l'hindoustani » (maintenant l'ourdou, la langue nationale du Pakistan) en France. Je dois énormément à mon père dont l'originalité et l'ampleur du travail de recherche dans les périodes difficiles m'ont évoqué la curiosité et l'intérêt de cette belle langue française. Bien que mon parcours langagier soit tumultueux, mais continu ; la beauté sonore, la richesse littéraire, historique et culturelle de cette langue ne cessent pas de m'inspirer même aujourd'hui.

Je me permets de mentionner que le désarroi durant la COVID-19 m'a rendu l'occasion de connaître mes professeurs au niveau personnel aussi. Je serai injuste si je ne mentionne pas le rôle primordial de mon superviseur, Marc Lapprand, dans l'accomplissement de ce travail de recherche. La singularité de sa méthode directe, la richesse de sa connaissance du sujet et sa patience inépuisable rendent ce travail possible. Je lui dois grandement comme il a été mon seul appui durant mon temps de détresse. Je remercie Émile Fromet de Rosnay aussi de ses suggestions précieuses, surtout son accent sur la soumission d'un « travail de qualité » qui m'a toujours obligé à y mettre plus d'efforts que d'habitude. L'encouragement, la volonté d'aider et la convivialité de la part de Pierre-Luc Landry ont été incomparables quand j'en avais le plus besoin. De plus, je ne peux pas oublier la contribution de grande valeur de Catherine Léger qui m'a appris l'abécédaire du travail de recherche.

À la fin, j'avoue que le travail de recherche, comme fait partie intégrante de notre programme, est un excellent entraînement pour les étudiants dont la pratique s'ancre sur l'apprentissage des méthodes de recherche et sur l'enrichissement de connaissance d'un sujet particulier.

« il peut y avoir de la honte à être heureux tout seul »

Rambert (*La peste* : 190)

« il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser »

(*La peste* : 279)

« je veux faire une bonne fin »

Tarrou (*La peste* : 257)

-Clément ! dis-moi comment conjuguer le verbe « la vie » s'il te plaît. (ZM)

-La seule introduction que j'ai est ce que vous dites de moi en mon absence. (ZM)

-Si la vie est l'ensemble de quelques années calculées, chacun d'entre nous vit une histoire courte chaque jour ; allons en faire une bonne fin. (ZM)

Abréviations :

Les abréviations suivantes sont utilisées dans ce projet pour les œuvres de Camus. Le détail complet se trouve à la fin dans la bibliographie.

LP *La peste*

LE *L'étranger*

LC *La chute*

MH *La mort heureuse*

N *Noces*

MS *Le mythe de Sisyphe*

HR *L'homme révolté*

C *Caligula*

LM *Le malentendu*

LAAA *Lettres à un ami allemand*

CI *Carnets I : mai 1935–février 1942*

CII *Carnets II : janvier 1942–mars 1951*

CIII *Carnets III : mars 1951–décembre 1959*

EEUH *L'Existentialisme est un humanisme* de Sartre

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|----|
| Remerciements | 2 |
| Abréviations | 4 |
| Introduction | 6 |
| I/ Altruisme de Rieux | |
| 1/ Altruisme | 13 |
| 2/ Rôle de l'amour | 15 |
| 3/ Souci d'autrui | 17 |
| 4/ Rôle de la raison | 21 |
| 5/ Rieux : un présage de l'espoir | 23 |
| II/ Altruisme comme partie intégrante de la révolte face à l'absurde | |
| 1/ Révolte chez Camus | 26 |
| i/ Quatre étapes de la révolte | 27 |
| 2/ « [l'] évidence et « [la] compréhension : base de l'action | 30 |
| 3/ « Urgence morale » | 36 |
| III/ Héros traditionnel ou un paladin sans épée | 40 |
| 1/ Rieux | 43 |
| 2/ Tarrou | 44 |
| 3/ Rambert | 45 |
| 4/ Grand | 46 |
| Synthèse | 49 |
| Bibliographie | 54 |

Introduction :

L'existence humaine se révèle comme une préoccupation récurrente chez les auteurs à travers les époques. Déjà au XIX^e siècle, Kierkegaard, Dostoïevski et Nietzsche ont accordé une place prépondérante à la problématique du non-sens de la vie, de la nature et de la condition humaine dans leurs œuvres. Ensuite, les tensions sociohistoriques des deux guerres mondiales dans la première moitié du XX^e siècle ont engendré beaucoup de mutations. Il en a découlé l'ébranlement de la foi chez les écrivains de l'existentialisme et ceux de l'absurde. Ainsi, la détresse et la souffrance de l'humanité, l'effondrement de l'économie mondiale, l'absence de foi dans le futur et la perte de croyance ont engendré un mode de pensée qui demande la réponse de grandes questions de la condition et du but de l'existence humaine. L'impasse de la souffrance humaine a désorienté les savants dans toute l'Europe. Les médias comme le journalisme, la radiophonie, la photographie et la littérature témoignaient et diffusaient les nouvelles récentes de l'impasse. De plus, on constate que dans le journalisme, les grands écrivains comme Albert Camus, Ernest Hemingway, Ilya Ehrenbourg et Vassili Grossman travaillaient comme correspondants de guerre. Les journaux comme *Le Temps*, *Le Monde*, *L'Équipe*, *Paris-Soir*, *Le Parisien*, *Libération* et *Combat* sont devenus la tablette d'écriture de l'actualité et du désespoir des écrivains susmentionnés. Il s'agit d'un monde, un amalgame de « monde déchiré » de Marcel, de « monde ambigu » de Beauvoir et de « monde disloqué » de Merleau-Ponty. C'est encore le même monde dans lequel on a été « délaissé » et « condamné », mais libre selon Sartre et Heidegger ; le monde qui est même « absurde » d'après Camus.

C'est dans ce contexte qu'apparaît *La peste* le 10 juin 1947 sur la scène littéraire aux éditions Gallimard. En trois mois, le roman se vend à 96000 exemplaires. C'est aussitôt un succès. *La peste* est couronné par le Prix des critiques (*Camus : œuvres : 683*). Ce succès déconcerte même Camus.

Parlant du positionnement de Camus, Olivier Mongin est d'avis « [qu'i]l avait saisi l'air du temps de l'après-guerre, les couleurs sombres de l'histoire européenne et les crimes du XX^e siècle mieux que personne (Guérin, 2020 : 337). De plus, Émile Henriot dans *Le Monde* du 18 juin 1947 salue ce roman comme « un des ouvrages les plus importants non de l'année, mais de l'époque ». Après avoir lu *Mémoire sur la peste en Algérie* d'Adrien Berbrugger, Camus s'est rendu compte que la peste a fait vingt-neuf apparitions entre 1552 et 1819 et il était frappé par sa récurrence (Camus, *Œuvres complètes* : 1133). Le mot « la peste » apparaît pour la première fois chez Camus en octobre 1940 en *Caligula*, sa première pièce du théâtre. Sa technique narrative est influencée par le style d'écriture de Melville dans *Moby Dick*. Il a lu Stendhal aussi et accumule comme lui les « petits faits vrais ». Le roman, *La peste*, déroule sur près de neuf mois du 16 avril à « l'aube d'une belle journée de février » (LP : 265).

Le roman, *La peste*, se renomme comme un exposant d'*absurde* et même de *révolte*. *L'altruisme* fait partie du statut moral du protagoniste dans le roman. Il apparaît que dans le roman, Camus établit des règles de la révolte face à l'absurde. De ce fait, notre recherche s'intéresse à l'altruisme, le trait saillant chez le docteur Rieux dans *La peste*. En réalité, cette recherche vise à examiner les manifestations de l'altruisme et son influence dans la lutte contre la pestilence. Bien que Camus soit renommé pour son concept de *la révolte*, la question se pose si l'altruisme fait partie intégrante de cette *révolte*. Si oui, est-ce que Camus s'engage à montrer la fabrication du réseau de la résistance humaine face à la pestilence ? De plus, si le docteur Rieux se prouve comme le héros camusien, est-ce que les individus ordinaires comme Tarrou et Rambert, ceux qui luttent incessamment et qui n'ont ni autorité ni obligation de lutter, peuvent atteindre aussi le statut du héros ?

Il faut noter que les existentialistes et les écrivains de l'absurde s'engagent uniquement dans la description du non-sens du monde et de la recherche de l'essence de cette vie, en revanche Camus tente d'engager ses personnages dans l'action face à la peste. L'apparence inattendue de la COVID-19 dans le monde actuel a déconcerté l'Homme. Sa fierté d'être muni de la médecine moderne dans le XXI^e siècle n'a résulté que dans les efforts brouillés face à la peste. Cette épidémie a renouvelé l'intérêt dans *La peste* et également dans Camus. Cette recherche exige encore de percer dans la nécessité des réactions de l'homme face au danger de la peste. Il est pertinent de noter que Camus a été boudé par les critiques de son époque, surtout par Sartre, de Beauvoir et Barthes. Même, il a dû s'expliquer aux philosophes qu'il n'était pas philosophe lui-même et sa trajectoire de l'humanisme a été mise à part. Camus lui-même déclare au *Figaro littéraire* en 1957 : « J'ai conscience du sacré, du mystère qu'il y a en l'homme », comme l'estime Auroy dans son article « Albert Camus et l'esprit de sacrifice ». En fait, la perte de la vie dans *La peste*, comme de nos jours, crée la peur chez l'individu et il se peut que cet individu recule au point de départ de Camus où l'action et le sacrifice deviennent un devoir et un choix en même temps. Mettant de côté l'incapacité humaine de surmonter les pestilences naturelles, l'individu se voit encore sur la piste du docteur Rieux. Il en découle la révolte qui semble être la base de la solidarité humaine dans *La peste*. Ainsi, l'étude approfondie de l'altruisme nous permettra de savoir son origine, son fonctionnement, son effet domino et également ses résultats.

Pour la réalisation de ce travail, la problématique de l'altruisme sera examinée dans *La peste* d'Albert Camus par le truchement de plusieurs méthodes et théories annexes. Une analyse intra textuelle de ce roman nous permettra d'examiner un éventail de réactions chez les personnages. En cela, l'étude du personnage de Rieux, assurément en tant qu'un personnage de fiction, vise à examiner profondément son engagement actif dans l'affrontement de la peste. Nous

appréhenderons les réactions d'autres personnages aussi qui, soit par souci de se sauver, soit par l'engagement personnel dans la solidarité, se sont impliqués dans leur essai de confronter la peste. Il est évident que dans *La peste* les personnages agissent et réagissent à la situation meurtrière, mais on s'interroge comment cette réaction diffère d'un individu à l'autre. Bien que la résistance soit collective dans le roman, mais il faut déceler que quelle est l'importance de l'individu comme docteur Rieux dans *La peste* ? La réponse à cette question permettra de mieux cerner la question du héros dans cette œuvre.

En outre, l'analyse du personnage du docteur Rieux permettra d'étudier les tentatives humanistes chez Camus. On observe la transmission des éléments de l'existentialisme à l'absurde. Sartre mentionne la liberté humaine et le concept du choix qui vient avec la responsabilité de se créer les valeurs. Après la recherche, on saura comment Camus évoque l'importance de cette liberté et du choix disponible chez Rieux et chez d'autres personnages principaux aussi. L'action qui occupe une place importante chez Camus, sera un mélange de la liberté et du choix en route vers s'occuper et se vouer à autrui.

À ce jour, le sujet de l'altruisme chez docteur Rieux n'a pas été creusé beaucoup chez les critiques. Cependant, plusieurs travaux et réflexions se sont intéressés à la solidarité humaine dans *La peste* et la question de la nature humaine chez Camus. John Foley (2008), dans son livre *Albert Camus: From the Absurd to Revolt* donne « le principe » de la solidarité humaine et de la résistance. Il précise que cette résistance n'est que la lutte et la solidarité est le seul lien entre l'absurde et la révolte. De plus, il ajoute que cette révolte ne revient pas à surmonter l'absurdité, mais à lui résister. Voilà pourquoi Carole Auroy démontre dans son article « Albert Camus et l'esprit de sacrifice » la valeur métaphysique de la solidarité humaine qui fonde la résistance contre l'absurde. Ayant l'option de la foi, soit dans le monde, soit dans le monde souligne l'importance

du choix Camus (*Camus' Literary Ethics, between Form and Content*, 2020 : 56). D'après un constat général, en dépit de l'absurdité de la condition humaine, la vie humaine, fondée sur l'éthique, demeure importante et sacrée à Camus. Whistler insiste que de toute façon *La peste*, « la fable éthique », repose sur la solidarité humaine face à la maladie ou au totalitarisme. L'avis de Carlos Lévy ressemble à celui de Whistler qui se concentre sur la nature humaine. Lévy (2002) dans son article « Albert Camus entre scepticisme et humanisme » reconnaît la genèse des valeurs intrinsèques à la nature humaine devant la mort. La nécessité de mettre une maladie meurtrière au centre du roman sera explorée aussi. On verra comment les traits intrinsèques chez l'homme se dévoilent quand la survie de soi est en jeu. Lévy précise : « Rieux incarne un souci d'autrui sans racines théologiques ni métaphysiques ». Il cite Camus judicieusement quand il refuse d'être un philosophe et nie à croire aux systèmes. Plutôt Camus réitère son intention de s'engager dans l'action face aux défis. Après avoir connu la piste d'action de Rieux on se rendra compte que pourquoi Camus refuse-t-il « le saut », toute attitude qui n'a d'autre finalité que de créer l'illusion d'un sens du monde.

De son côté, James K. Feibleman établit Camus comme un artiste et par-dessus tout un humaniste dans son article « Camus and the Passion of Humanism » et dans cette optique, Jean-François Payette décèle que chez Sartre, l'humanisme se déduit de la rencontre des multiples libertés alors que chez Camus : « l'humanisme n'est pas une résultante ni un point d'aboutissement, mais le point de départ, le foyer d'où jaillit le sens de l'existence » (*Camus, nouveaux regards sur sa vie et son œuvre*, 2007 : 20). Il ressort de cela que Sartre et Camus proposent respectivement humanisme « existentiel » et humanisme athée. Partant de ce dernier, notre recherche vise à mettre en exergue le parcours d'action de Rieux et également le point d'aboutissement de sa lutte et il se peut qu'il franchît la capacité humaine afin d'entrer dans

le domaine spirituel comme mentionne Eamon Maher dans son article « Spiritual Revolt : Learning from Albert Camus ». À cet effet, il renseigne que Camus rejette les dogmes, les doctrines et les systèmes, mais cherche les moyens pour vivre au milieu du désespoir. Il conclut que dans *La Peste*, la révolte renvoie à la révolte spirituelle de *L'Homme Révolté*. C'est ce qui justifie le revirement de Paneloux, un homme de religion, à la suite de la mort de l'enfant de M. Othon. Comme lui, Arnaud Corbic précise dans son article « L'humanisme athée de Camus » que l'humanisme athée de Camus se déploie selon une triple perspective : une manière de concevoir le monde sans Dieu (*l'absurde*) ; une manière d'y vivre (*la révolte*) ; une manière de s'y comporter (*l'amour*). De ce fait, Paul Dean révèle que Camus croit à la nature humaine contrairement à Sartre « Albert Camus : Humanism and Tragedy ». En abondant dans ce même sens, Quentin Lauer souligne que la pensée philosophique de Camus accorde une primauté à l'amour de l'homme « Albert Camus: The Revolt Against Absurdity ». Cet amour exige l'action au présent. Il en résulte la révolte qui, pour Nathan A. Scott, engendre la communauté humaine « The Modest Optimism of Albert Camus ». En outre, Scott démontre que la révolte camusienne est une révolte modérée. Autrement dire que même s'il est libre, l'homme est limité et sa révolte ne revient pas à détruire l'existence.

Pour sa part, Christine Margerrison dans son livre *Albert Camus in the 21st Century: A Reassessment of His Thinking at the Dawn of the New Millennium* révèle l'importance de l'éthique dans la révolte. Sessler aussi met l'accent sur la dimension éthique de la révolte (*Levinas and Camus : Humanism for the Twenty-First Century*, 2008). À l'en croire, on verra comment la révolte proposée par Camus est intrinsèquement liée à l'éthique dans la mesure où la révolte privée de dimension éthique perd son sens et la raison d'être. C'est pourquoi en reprenant les propos de Geraldine F. Montgomery, elle estime que Camus va plus loin que la morale. En ce qui le concerne, John Krapp dans son article « Time and Ethics in Albert Camus's *The Plague* » détecte chez les

personnages de *La Peste* une obligation morale qui fait appel à la solidarité. Cette solidarité a contraint chacun à se révolter pour faire face à l'absurde.

Michel Onfray insiste sur le fait que l'absurde ne consiste pas une fatalité (*L'ordre libertaire, la vie philosophique d'Albert Camus*, 2012). De ce fait, la révolte engendre l'espoir. D'après Sherman, l'homme est le centre de la force chez Camus (*Camus*, 2009). S'étant mis à l'écart du personnage du docteur Rieux, Raymond Rambert, le journaliste, lui revient plus tard pour rejoindre son équipe des bénévoles. C'est le même individu qui déclare avoir la honte d'être heureux tout seul. D'ailleurs, par rapport à la peste il martèle que « [cette] histoire nous concerne tous » (*LP* : 190). Sherman donne l'importance au changement de Rambert. Notre recherche donnera l'occasion de savoir si la nature humaine s'active et crée les valeurs uniquement dans le pire des temps. Bien que Sherman évoque les étapes face à la peste : l'action, la raison et puis l'éthique ; on saura s'il y a d'autres étapes de la révolte aussi. Dans ce sillage, Camus refuse la notion de l'héroïsme en faisant de Rieux un homme ordinaire avec des imperfections qui fait simplement son devoir. Vu les opinions la divergence de ces auteurs, ce travail se consacrera à la recherche du point de déclenchement de la grandeur humaine qui devient la base de la résistance humaine face au fléau de la peste.

L'altruisme du docteur Rieux dans *La peste* d'Albert Camus

Altruisme de Rieux :

Dans cette partie, nous allons examiner les dispositions altruistes chez Rieux dans la lutte contre la peste. Bien qu'il soit un citoyen ordinaire, sans un pouvoir politico-administratif, le docteur Rieux a occupé une place prépondérante à Oran dans la lutte contre l'épidémie de la peste. Dans le processus de gestion de ce fléau qui a assez ravagé, il a montré un grand degré de l'amour humain dans la mesure où il a développé constamment un esprit de bonté, de bienveillance, de sollicitude, de dévouement, de gentillesse et de fraternité. La motivation est centrale dans l'évocation des émotions de l'altruisme (Scott et Seglow, *Altruism* : 2007). Or, l'altruisme, étant une disposition à servir les autres pour leur bien-être, provient soit du désir, soit de la raison. Si le désir est lié aux émotions de l'homme, ses sentiments, sa sensibilité, ses envies et ses goûts, la raison, en tant que bon sens, lui permet de juger et de se conduire en suivant des principes préétablis. Mieux, ces deux instances peuvent motiver parallèlement ses conduites altruistes.

On constate que Camus réside dans plusieurs personnages de *La peste* comme le mentionne Jeanyves Guérin dans son livre *Voies et voix de la révolte chez Albert Camus* : « On sait que Camus a prêté des traits de lui-même non seulement à Rieux, mais aussi à Tarrou, à Rambert et même à Joseph Grand. » (Guérin : 2020). Il semble difficile de dissocier Camus de son protagoniste, le docteur Rieux. Il l'avoue ouvertement dans une lettre à Jean Grenier, le 21 janvier 1948 : « Ce que Rieux (je) veut dire c'est qu'il faut guérir tout ce qu'on peut guérir [...] » (Camus, *Œuvres*, 2013 : 686). Cependant, à l'instar des personnages, en tant qu'une créature de fiction, Rieux constitue un jeu de miroir de la personnalité de Camus. C'est d'ailleurs pourquoi Sherman (2009) détache la personnalité de Rieux de celle de Camus.

Quoi qu'il en soit, à l'avènement de cette épidémie, le docteur Rieux n'est pas resté indifférent face à la souffrance des Oranais. En tant qu'être humain, il a exprimé son amour aux autres et s'est préoccupé de leur survie. Dans ce contexte, leur vie lui importe beaucoup en ce sens qu'il se soucie constamment de leur bien-être. En vertu de sa sensibilité ardue, il s'est inquiété de la gravité de l'épidémie et s'est mis à l'avant-garde de son éradication. On note alors de la sympathie et de l'empathie dans sa relation avec les autres sans tenir compte de leur statut social puisqu'il s'est approprié leurs souffrances. Il ressort que ses sentiments, étant liés intrinsèquement à sa nature humaine, le poussent à agir dans le but d'aider les autres à surmonter leurs peines et à régler leurs différents problèmes. Ouvert aux personnages, il suscite le respect et la confiance chez eux. C'est pourquoi ceux-ci n'hésitent pas à se confier à lui en lui exposant leurs diverses difficultés. Face à cette grande preuve d'humanité, Mohammad-Hossein Djavari et Naïmé Karimlou (2019 : 76) soulignent :

Le symbole de l'altruisme et de la bienveillance, le docteur Rieux est un vrai humain. Ce n'est pas pour son métier qu'il bénéficie d'un grand respect dans toutes les couches sociales, mais grâce à son caractère sympathique et responsable envers tous les êtres humains. Il ne distingue jamais les patients pauvres des riches et l'appartenance à tel ou tel groupe social n'affaiblit jamais ni sa responsabilité médicale ni son être généreux.

Déjà, face à l'apparition subite et inhabituelle des rats à Oran, une « cité sans pittoresque et sans végétation » (*LP* : 13), il a éprouvé un sentiment d'inquiétude. Quand bien même il n'y voit pas le signe annonciateur d'un grand danger, il s'en est préoccupé. En fait, cette apparition lui a paru étrange et l'a mis dans une situation d'inconfort. Il en devient « intrigué » (*LP* : 16), puis alerte le concierge le vieux M. Michel. Le passage suivant l'illustre clairement :

Le matin du 16 avril, le docteur Bernard Rieux sortit de son cabinet et buta sur un rat mort, au milieu du palier. Sur le moment, il écarta la bête sans y prendre garde et descendit l'escalier. Mais, arrivé dans la rue,

la pensée lui vint que ce rat n'était pas à sa place et il retourna sur ses pas pour avertir le concierge. Devant la réaction du vieux M. Michel, il sentit mieux ce que sa découverte avait d'insolite. La présence de ce rat mort lui avait paru seulement bizarre tandis que, pour le concierge, elle constituait un scandale. (LP : 15)

Cette démarche témoigne de sa volonté de connaître la source de ce phénomène inhabituel et « bizarre ». Mais le concierge lui a servi une réponse moins convaincante : « Il n'y avait pas de rats dans la maison, il fallait donc qu'on eût apporté celui-ci du dehors. Bref, il s'agissait d'une farce » (LP : 15). Cette réponse n'a pas évincé ses inquiétudes.

Lauer mentionne judicieusement dans son article « Albert Camus : The Revolt Against Absurdity » que Sartre cherchait la *raison* tandis que Camus tripote l'*amour*. De ce fait, Rieux, en tant que protagoniste, paraît animé d'un amour inconditionnel pour les autres. Conscient de cette place de l'amour dans les relations humaines, Camus (1964 : 48) déclare dans ses *Carnets III* : « le plus grand malheur n'est pas de ne pas être aimé, mais de ne pas aimer ». Au nom de cet amour, Rieux a confiance aux personnages et leur accorde une place importante en tenant compte de leurs aspirations et ne les blâme pas. Son désir permanent est de les voir épanouis puisqu'il les soutient et les accepte tels qu'ils sont. En cela, il leur voue un grand respect. En tant que tel, son souci se fonde essentiellement sur cet amour qui transcende ses intérêts égoïstes au profit de ceux des autres. L'amour humain, étant l'un des fondements de l'altruisme (Scott et Seglow, *Altruism*, 2007 : 26), a été une source considérable de sa disposition à veiller sur les autres constamment avec une grande affection et attention.

En réalité, dans ce roman, le docteur Rieux se révèle comme l'incarnation de scientifique honnête. Comme l'énonce Lauer (1960), l'honnêteté occupe ici une place prépondérante. S'il est vrai que dans plusieurs cas d'épidémies, les scientifiques se lancent dans une quête effrénée de cobayes pour exécuter des expérimentations inhumaines, il est aussi vrai que Rieux s'est accroché

à son humanité pour gérer la crise. Dans ce contexte, il accorde la primauté à cette humanité qui transcende tout. C'est d'ailleurs pourquoi Lauer, en insistant sur la place que l'humanité occupe chez Camus, le compare à Abou Ben Adhem dans le poème « Abou Ben Adhem » (1834) du poète britannique Leigh Hunt, qui est à côté de l'homme.

Du début jusqu'à la fin de l'épidémie, Rieux est resté fidèle à son serment en respectant l'homme dans sa dignité puisque l'amour a pris chez lui « une forme d'obstination ». Les premiers cas suspects de l'épidémie n'ont pas subi des expérimentations malsaines. En cela, le premier cas recensé de la peste M. Michel, concierge de l'immeuble de Rieux, a bénéficié d'un bon accompagnement médical. Rieux ne s'est point lassé de le soigner et de s'enquérir des nouvelles de sa santé. On peut lire : « Rieux [...] était pressé de voir le concierge avant d'écrire à sa femme » (*LP* : 25). Le passage suivant est plus illustratif :

Le vieux Michel avait les yeux brillants et la respiration sifflante. Il ne s'était pas senti très bien et avait voulu prendre l'air. Mais des douleurs vives au cou, aux aisselles et aux aines l'avaient forcé à revenir et à demander l'aide du Père Paneloux.

– Ce sont des grosseurs, dit-il. J'ai dû faire un effort.

Le bras hors de la portière, le docteur promena son doigt à la base du cou que Michel lui tendait ; une sorte de nœud de bois s'y était formé.

– Couchez-vous, prenez votre température, je viendrai vous voir cet après-midi. (*LP* : 23)

Comme lui, plusieurs autres Oranais ont subi les soins du docteur Rieux qui a fait son travail avec don de soi sans demander une contrepartie. C'est le cas du vieil Espagnol asthmatique à qui il manifeste inlassablement son soutien et lui rend régulièrement visite. À ce propos, le narrateur relate : « Il trouva son premier malade au lit, dans une pièce donnant sur la rue et qui servait à la fois de chambre à coucher et de salle à manger. C'était un vieil Espagnol au visage dur et raviné »

(LP : 16). Aussi, à l'étape critique de la peste, au fur et à mesure que l'épidémie s'accroît, Rieux avec l'aide d'autres personnages, en l'occurrence Tarrou, a mis en place des mesures sanitaires pour assurer la survie de la population envahie par la peur, la psychose et la confusion. Sa quête de solutions idoines pour alléger les souffrances des Oranais devient de plus en plus manifeste.

En outre, le souci d'autrui chez Rieux se fait remarquer considérablement à travers son ouverture d'esprit, son esprit d'écoute, son sens d'hospitalité et sa tendresse. Tous ces caractères importants de sa personnalité lui ont permis d'entretenir de bonnes relations avec les autres. Il en a découlé un climat de convivialité, de solidarité et d'amitié qui a conduit à l'éradication de cette peste. D'ailleurs, à la fin de cette épidémie, Rieux a conclu que la seule chose que l'on a gagnée de la peste est « l'amitié » et « la tendresse » (LP : 263). En dehors de son rôle de médecin qui cherche à sauver des vies au nom du serment d'Hippocrate, il apparaît comme un véritable conseiller, un protecteur et un homme enclin à la sollicitude. Sollicité par les autres personnages, Rieux ne ménage aucun effort pour répondre à leurs besoins dans la mesure de ses possibilités et dans la mesure où il ne rejette aucune de leurs demandes et vole toujours à leur secours.

Lorsque Joseph Grand est venu le solliciter à cause de l'intention de se pendre de Cottard, « le désespéré » (LP : 37), pour des raisons inconnues, il s'est rendu disponible systématiquement. Il n'a pas hésité à se rendre chez celui-ci. Rieux a examiné cet homme renfermé, alcoolique, solitaire qui fuit la police pour un crime non explicite dans l'œuvre. À titre illustratif, le narrateur précise : « Rieux alla vers le lit. L'homme n'était pas tombé d'assez haut, ni trop brusquement, les vertèbres avaient tenu. Bien entendu, un peu d'asphyxie. Il faudrait avoir une radiographie. Le docteur fit une piqûre d'huile camphrée et dit que tout s'arrangerait en quelques jours » (LP : 24). Aussi, il l'a dissuadé de ne plus recommencer un acte de suicide. En cela, il a créé une relation de confiance avec son patient. De ce fait, lors des enquêtes policières, le docteur a protégé Cottard qui s'est

senti en sécurité. Il ressort qu'en plus d'être un médecin du corps, Rieux se révèle comme un médecin de l'esprit dans la mesure où il a effectué un travail de psychologue sur Cottard.

Au nom de la solidarité, de l'amitié et de l'amour pour les autres, Rieux a traité Rambert, Grand et Tarrou avec respect et considération. En fait, avec Rambert, il est compréhensible puisqu'il lui déclare : « Soyez sûr que je vous comprends » (*LP* : 83). Il prend le temps de l'écouter même s'il se voit dans l'incapacité de l'aider. Quand bien même il lui refuse de délivrer au journaliste le certificat pouvant lui permettre de quitter Oran et de se rendre auprès de sa femme, il est resté sensible à sa requête et sa peine. Il a adopté une attitude empathique vis-à-vis de lui. Grâce à cette empathie, il comprend les émotions et les angoisses du journaliste. Aussi, il s'inquiète pour lui. Il exprime un sentiment de compassion à l'égard du journaliste puisqu'il est lui-même séparé de sa femme. En clair, le raisonnement de Rambert sur la douleur de sa séparation avec sa femme a touché le médecin. Cela est perceptible à travers son silence. Cette attitude empathique est explicite dans le passage suivant : « Rieux ne répondit pas tout de suite. Puis il dit qu'il croyait qu'il s'en rendait compte. De toutes ses forces, il désirait que Rambert retrouvât sa femme et que tous ceux qui s'aimaient fussent réunis, mais il y avait des arrêtés et des lois, il y avait la peste, son rôle à lui était de faire ce qu'il fallait » (*LP* : 84). Plus loin, le narrateur ajoute : « Rieux lui demanda de le tenir au courant de ses démarches et de ne pas lui garder rancune. Il y avait sûrement un plan sur lequel ils pouvaient se rencontrer » (*LP* : 85). Il est clair que le désir de Rieux est de voir Rambert heureux, épanoui et satisfait. Ce souci de lui assurer le bien-être passe inévitablement par son rôle de médecin qui lui garantit la santé.

De même, Rieux a été favorable à la demande de Grand qui consiste à corriger le texte qu'il écrit et dont il n'arrive pas à trouver les mots convenables. En réalité, celui-ci ne cesse de réécrire la première phrase de son roman afin de lui trouver une forme parfaite. Ce souci de perfection le

conduit à solliciter l'aide du docteur Rieux. À ce niveau, le narrateur souligne : « Mais pour évoquer des émotions si simples cependant, le moindre mot lui coûtait mille peines. Finalement, cette difficulté avait fait son plus grand souci. “Ah ! docteur, disait-il, je voudrais bien apprendre à m'exprimer.” Il en parlait à Rieux chaque fois qu'il le rencontrait » (*LP* : 49). Bien qu'étant un homme scientifique, celui-ci devient alors son conseiller en littérature. Cela transparaît dans le passage suivant : « Rieux répondit que ce début le rendait curieux de connaître la suite. Mais l'autre dit avec animation que ce point de vue n'était pas le bon. Il frappa ses papiers du plat de la main » (*LP* : 100). Par ailleurs, Rieux est sociable. En cela, lorsque l'épidémie s'est intensifiée, Tarrou s'est installé chez lui après avoir quitté son hôtel. Il s'agit là d'une preuve d'altruisme basée sur l'hospitalité et l'amour pour les autres.

Au demeurant, dans la quête permanente du bonheur d'autrui, le docteur Rieux a exprimé ses sentiments et a agi selon sa sensibilité face à la peine et les besoins des autres. Il en ressort que ses désirs motivent fortement de s'intéresser et à se dévouer à autrui. Cependant, au-delà de ses désirs, il agit en suivant les règles tangibles que lui dicte sa raison. Il nous revient alors de voir en quoi la raison a influencé ses actions contre la peste.

Dans le cas de Rieux, la raison a été un allié indéfectible qui lui a permis de gérer l'épidémie de la peste. En même temps, la lutte incessante de Rieux, Tarrou, Rambert et Grand démontre que leurs efforts sont un mélange des sentiments et des décisions rationnelles. Dans ce contexte, il sera injustifié d'attribuer tous crédits soit aux sentiments, soit à la raison. Comme l'Homme est doté de deux capacités des sentiments et de la raison qui se corroborent afin d'arriver à une décision d'éprouver un événement particulier ou de résoudre un problème sur place ; ces deux capacités sont inséparables chez Camus, tel que l'affirmé par Sharpe (*Camus, philosophe : To Return to our*

Beginnings, 2015 : 36). C'est dans ce contexte que Feibleman (1963) se prononce aussi que l'humanisme de Camus est lié au rationalisme.

Même s'il a été sensible à la souffrance des autres et a contribué à la satisfaction de leurs besoins en agissant par amour, par sympathie, par bienveillance et par empathie, il est resté fidèle à ses principes moraux. De ce fait, il incarne une morale ouverte au bonheur. La conception de Rieux vis-à-vis de la lutte contre la peste se fonde sur la force et l'action. Puisqu'il est capital d'utiliser les grands remèdes face aux grands maux, il évoque la nécessité de trouver des armes conséquentes pour faire face convenablement à la peste. Pour cette raison, Camus affirme à propos de lui : « Ses prescriptions éthiques ne manifestent pas par une élaboration théorique, mais par la réflexion sur les manières possibles de vivre. » (Camus, *Œuvres complètes* : XXIII). John Krapp (1999) le nomme « urgence morale » et « tension morale », mais Paul Dean (2019) le prononce assidûment comme « le choix éthique » et « un choix responsable ». C'est le même choix qui joue son rôle substantiel d'évaluer le statut des personnages divers dans la partie suivante. À l'instar de Krapp et de Dean, Margerrison martèle « [qu'] éthique est l'une des préoccupations dominantes de Camus » (2008 : 132). Dans cette optique, le choix éthique occupe une place prépondérante chez Rieux car il lui a permis d'être lucide et des analyses pertinentes. Dans cette même optique, le narrateur déclare :

Mais ce vertige ne tenait pas devant la raison. Il est vrai que le mot de « peste » avait été prononcé, il est vrai qu'à la minute même le fléau secouait et jetait à terre une ou deux victimes. Mais quoi, cela pouvait s'arrêter. Ce qu'il fallait faire, c'était reconnaître clairement ce qui devait être reconnu, chasser enfin les ombres inutiles et prendre les mesures qui convenaient. Ensuite, la peste s'arrêterait parce que la peste ne s'imaginait pas ou s'imaginait faussement. (*LP* : 44)

Pour ce faire, par le truchement de la raison, il s'éloigne des réflexions futiles et propose une approche pragmatique de la gestion de l'épidémie de la peste. Il s'est donc impliqué en posant des actions concrètes et en cherchant constamment de meilleures solutions. C'est pourquoi lorsque le journaliste Rambert l'accuse de vivre dans l'abstraction, il a conclu : « Mais quand l'abstraction se met à vous tuer, il faut bien s'occuper de l'abstraction » (*LP* : 85). Dans le cas d'espèce, la peste, en tant que « malheur » (*LP* : 85), se caractérise par « une part d'abstraction et d'irréalité » (*LP* : 85). Par ricochet, pour lutter efficacement contre elle, il s'est armé d'abnégation et de force. Ainsi, il ne se lasse point de soigner ses malades, de leur rendre visite et de venir tard à la maison malgré les inquiétudes de sa mère. « Vigoureux et résistant » (*LP* : 86), il s'accroche à son devoir de médecin qui consiste à sauver des vies. On peut donc lire :

Il avait fait aménager dans une pièce, donnant sur la salle de consultations, une chambre de réception. [...] On avait été obligé d'utiliser les préaux d'une école qui contenait maintenant, et en tout, cinq cents lits dont la presque totalité était occupée. Après la réception du matin qu'il dirigeait lui-même, les malades vaccinés, les bubons incisés, Rieux vérifiait encore les statistiques, et retournait à ses consultations de l'après-midi. Dans la soirée enfin, il faisait ses visites et rentrait tard dans la nuit. (*LP* : 85-86)

Ses raisonnements, ses propositions et ses actions tiennent principalement compte de l'intérêt général. On y décèle son souci permanent d'accomplir son devoir civique. En vertu de son altruisme, il reconnaît que la ville a besoin d'un soutien énorme. C'est pourquoi lors de la visite avec les autorités préfectorales avec le corps médical, paraissant comme le porteur de la voix de la population, il a expliqué la gravité de la situation. Au lieu d'opiner de façon superficielle sur la peste comme ses confrères, il a parlé selon les expériences du terrain. Il a donc martelé la nécessité d'agir et de prendre des mesures draconiennes plus tôt au risque de voir une grande partie de la

population ravagée par cette terrible épidémie. Il est donc clair que Rieux accorde un intérêt particulier à la vie des Oranais. Ici, la nature de l'épidémie, sa source et son nom constituent des éléments futiles sur lesquels il faut moins s'attarder.

Ce qui lui importe, c'est la vie des Oranais et non une théorie de la peste. Pour ce faire, il s'est sacrifié pour eux au point de négliger sa femme et sa mère. Il a donc livré une bataille farouche contre ce fléau par le biais de la commission sanitaire. Dans ce contexte, il se réserve de porter des jugements de valeur sur la peste. Face à ses collègues et aux autorités, il la décrit avec objectivité. Il est donc demeuré neutre. Le dialogue suivant en est une illustration :

Richard hésita et regarda Rieux :

- Sincèrement, dites-moi votre pensée, avez-vous la certitude qu'il s'agit de la peste ?
- Vous posez mal le problème. Ce n'est pas une question de vocabulaire, c'est une question de temps.
- Votre pensée, dit le préfet, serait que, même s'il ne s'agissait pas de la peste, les mesures prophylactiques indiquées en temps de peste devraient cependant être appliquées.
- S'il faut absolument que j'aie une pensée, c'est en effet celle-ci. (*LP* : 52-53)

Cette neutralité est aussi fortement remarquable dans son statut de narrateur. En fait, bien qu'il fasse partie de l'intrigue du début jusqu'à la fin, il apparaît comme un narrateur hétérodiégétique. Quand bien même ses témoignages personnels transparaissent dans la chronique, il relate les événements avec objectivité. Ici, ses sentiments et ses émotions n'interviennent pas dans l'histoire. Il n'a pas le culte de sa personnalité en rapportant simplement les faits de la manière dont ils se sont produits. Pour ce faire, pour se désigner il emploie la troisième du singulier « il ». Il est donc animé par un esprit de fidélité et d'honnêteté puisque « pour être un témoin fidèle, dit-il, il devait rapporter surtout les actes, les documents et les rumeurs. Mais ce que, personnellement, il avait à dire, son attente, ses épreuves, il devait les taire » (*LP* : 273-274). De ce fait, sa raison

prime sur ses émotions. Cette relation distante de Rieux avec le récit en tant que narrateur renforce l'idée selon laquelle il privilégie les intérêts des autres au détriment des siens.

En outre, au début de l'épidémie, lors de ses visites chez ses malades en villes, il a remarqué l'augmentation du nombre des rats aussi bien vivants que morts. Il s'est résolu de prendre les mesures conséquentes pour éradiquer ce fléau et l'empêcher de s'étendre, voire de se généraliser. Pour ce faire, il a contacté le service de dératisation. Cet appel au secours laisse entrevoir qu'il mesure la gravité de la recrudescence des rats. Cependant, à l'exception des Oranais, il n'a pas paniqué comme le précise Benkhodja Ammar (2015 : 3) en ces termes :

Le docteur Rieux, premier personnage à entrer dans la scène romanesque, est également le premier à être confronté à l'épidémie. C'est lui qui buta, contre le premier rat mort (de la peste) du roman. Phénomène qu'il prend avec insouciance. Il n'y vit aucun mauvais présage, contrairement à la grande majorité de la population oranaise [...].

Mieux, par sa lucidité, le docteur Rieux nourrit l'espoir que ce fléau cesse dans la mesure comme éphémère et nourrit donc l'espoir qu'il cesse aussitôt. On le voit confiant lorsqu'il déclare à sa femme : « Je ne sais pas. C'est bizarre, mais cela passera » (*LP* : 17). Et il ajoute : « Tout ira mieux quand tu reviendras. Nous recommencerons » (*LP* : 17). Avec ce sentiment d'espoir, il est optimiste et s'éloigne de toute idée de passivité. Il s'arme d'abnégation pour servir les autres et contribuer à leur bien-être. Ici, l'espoir apparaît comme un élément capital dans le caractère de Rieux en ce sens que celui-ci le pousse à l'action. Animé de cet espoir de vaincre cette épidémie, il a soigné les Oranais sans relâche. Il ressort que pour Rieux, l'épidémie de la peste n'est pas une fatalité et peut être vaincue : d'où la naissance de la commission sanitaire. Dans ce même sillage, Camus répond à Jean Guérin dans sa correspondance du 21 janvier 1948 : « L'homme n'est pas

innocent, *et* il n'est pas coupable. Comment sortir de là ? Ce que Rieux (je) veut dire c'est qu'il faut guérir tout ce qu'on peut guérir » (Camus, *Œuvres* : 686).

Le devoir et le sens de responsabilité l'obligent à rester ferme, rigoureux et strict sur ses décisions. Pour le bien-être de toute la population, il n'a pas été hésitant à rejeter la demande égoïste de Rambert en lui refusant la délivrance d'un certificat qui lui permettra de rejoindre sa femme à Paris. En bon médecin, pour justifier ce refus, Rieux lui a répondu : « J'ignore si vous avez ou non cette maladie » (*LP* : 83). Par ce raisonnement, il emploie un lexique médical en vue de respecter strictement la déontologie de son métier. Au moment où Rambert raisonne selon sa passion et ses désirs, Rieux parle en tenant compte de son serment. Il n'est donc pas étonnant de voir Rambert lui lancer : « Vous parlez le langage de la raison » (*LP* : 84). Dans ce contexte, il oublie sa personne et privilégie sa fonction de médecin qui lui impose des règles qu'il se doit de respecter. C'est dans cette visée que nous pouvons comprendre ses propos suivants : « Simplement, il y a des choses que ma fonction m'interdit » (*LP* : 85). Il s'adapte alors aux exigences des circonstances dans la mesure où « il y avait des arrêtés et des lois, il y avait la peste, son rôle à lui était de faire ce qu'il fallait » (*LP* : 84). L'essentiel pour lui est de faire son devoir selon les contraintes de la situation, c'est-à-dire selon « l'évidence » (*LP* : 84). Il lui importe donc de ne pas faillir à sa mission. En cela, il apparaît comme le défenseur d'une morale du devoir et d'une conscience professionnelle.

Contrairement à Rambert qui vise le bonheur individuel, Rieux accorde une primauté au bonheur collectif. Il demeure préoccupé par le salut de toute la population sans tenir compte des intérêts individuels de chacun de ses concitoyens. À la fermeture de la ville, il applique la même règle à tout le monde sans exception. Considérant la peste comme « une histoire collective » (*LP* : 155), il fait ce qui est bien pour tous. Ayant généralisé la situation, il s'est investi dans la quête des

solutions qui auront moins de conséquences fâcheuses sur la population d'Oran. Quand Rambert lui évoque son cas particulier relatif à sa séparation avec sa femme, il a avoué ne pas considérer de pareils cas lors de la prise de ses décisions. De cette attitude dépend la survie de plusieurs personnes. Dans le dialogue suivant, Rieux utilise sa raison pour convaincre le journaliste de la nécessité de penser aux autres :

- Et puis, même si je vous donnais ce certificat, il ne vous servirait de rien.
- Pourquoi ?
- Parce qu'il y a dans cette ville des milliers d'hommes dans votre cas et qu'on ne peut cependant pas les laisser sortir.
- Mais s'ils n'ont pas la peste eux-mêmes ?
- Ce n'est pas une raison suffisante. Cette histoire est stupide, je sais bien. Mais elle nous concerne tous. Il faut la prendre comme elle est.
- Mais je ne suis pas d'ici !
- À partir de maintenant, hélas, vous serez d'ici comme tout le monde. (*LP* : 83-84)

Autant dire, en suivant ses émotions et sa raison, Rieux s'est mis au service des autres. S'il est vrai que ses émotions témoignent de sa sensibilité, il a agi de façon rationnelle et avec objectivité. Dès lors, il en découle la notion de la révolte que nous devons examiner dans la partie suivante.

Altruisme comme partie intégrante de la révolte face à l'absurde :

L'objectif de cette partie est de cerner comment l'altruisme est relié au concept de la révolte tel que défendu par Camus dans ses réflexions sur la lutte contre l'absurde. En fait, Sessler est d'avis que Camus change d'une œuvre à une autre (2008 : 8). Il constate la métamorphose de Camus du solipsisme dans *Caligula*, *L'Étranger* et *Le Mythe de Sisyphe* en humanisme dans *L'Homme Révolté*, *La Peste* et *Lettres à un ami allemand*. Il précise que dans *L'Étranger*, *Caligula* et *Le Mythe de Sisyphe*, Camus s'établit comme le philosophe de l'absurde en abordant la mort de Dieu et la naissance de l'absurde, mais dans *L'Homme Révolté*, *La Peste* et *Lettres à un ami allemand*, il démontre la sortie de l'absurde (Sessler, 2008 : 13). Il ajoute que ce changement provient des conséquences de la Seconde Guerre mondiale en indiquant que Camus possède deux images : l'une avant 1940 et l'autre après 1940 (2008 : 60). En abondant dans ce sens, Onfray martèle : « [Camus] n'est pas le philosophe existentialiste accablé par le non-sens du monde, mais le penseur d'un réel déserté par les dieux qui offre des raisons d'espérer, notamment dans, par et pour la révolte » (Onfray, 2012 : 12). Consciente de ce changement chez Camus, Margerrison (2008 : 132) évoque les trois cycles de ses œuvres. Il s'agit de l'absurde, de la révolte et de l'amour. En cela, le roman *La Peste* (1947) appartient au cycle de la révolte dans les œuvres de Camus.

Étant une réaction individuelle contre l'absurde dans *Caligula*, la révolte se révèle dans *La Peste* comme une riposte collective contre l'absurdité des maux. Considéré comme une métaphore de l'occupation nazie (Sherman, 2009 : 125) d'une part et une réponse à l'absurde comme *L'Homme Révolté* (Sessler, 2008 : 60), ce roman poursuit un but éthique. Quand bien même Sartre et Barthes reprochent à *La peste* sa forme allégorique et s'opposent à toute efficacité éthique, John Krapp défend chez Camus la coexistence possible entre la représentation allégorique et la temporalité historique (Margerrison, 2008 : 135). De là, Camus y transpose la force de la solidarité

humaine face au mal. Margerrison, en comparant la place qu'occupe l'absurde de *L'Étranger*, reprend Camus : « *L'Étranger* décrit la nudité de l'homme en face de l'absurde (2008 : 136). *La Peste*, l'équivalence profonde des points de vue individuels en face du même absurde. C'est un progrès qui se précisera dans d'autres œuvres. Mais de plus, *La peste* démontre que l'absurde n'apprend rien. C'est le progrès définitif » (CII : 25). Ce progrès se manifeste dans le dépassement de soi qui caractérise, de différentes manières, le comportement de presque tous les personnages du roman, à commencer par Rieux. Dès lors, l'on se demande : comment la révolte se manifeste-t-elle dans l'œuvre ? Quelles relations entreprend-elle avec l'altruisme ? Mieux, quelle est son incidence dans la vie des personnages ? Les réponses à ces questions constitueront la trame de cette partie.

Dans la mesure où Camus reconnaît que « la révolte est l'une des dimensions essentielles de l'homme » (HR : 33), nous nous rendons à l'évidence qu'elle occupe une place primordiale dans la survie des Oranais face à l'épidémie de la peste. C'est pour cette raison que Scott (1959) précise que Camus a décrit la révolte dans *L'Homme Révolté*, mais il la met en exergue dans *La Peste*. De même, Scott étiquette la révolte de Camus comme « révolte modérée » et de plus, il précise que cette révolte n'est pas « [la] révolte de la tradition métaphysique de Sade, Lautréamont, Rimbaud, Stirner et Nietzsche dont l'homme révolté croyait que Dieu était mort et que l'homme était libre même à tuer qui allait jusqu'au point de l'établissement de l'homme ou la révolte traditionnelle dans la tradition de Marx, Hegel, Lénine et Hitler qui croyaient aussi que Dieu était mort et que l'histoire ne devait être écrite que par la force du hasard ». À l'analyse de l'intrigue de cette œuvre, il est remarquable que la révolte est indissociable de l'altruisme. Aussi bien chez Rieux que les autres personnages, elle s'enracine dans la volonté de contribuer au bien-être de la communauté. En cela, de toute évidence, nous nous

rendons compte que dans *La peste*, la révolte suit un processus constitué de quatre étapes à savoir : la reconnaissance du danger, la préparation de la riposte, la lutte et la finalité de la lutte. Nous nous évertuerons à mieux appréhender ces différentes étapes.

Si Camus estime « [qu'] à partir du moment où elle est reconnue, l'absurdité est une passion » (*MS* : 31), le point de départ de toute révolte est d'avoir conscience de l'existence du mal, de l'oppression, du fléau, etc. Cette première démarche consiste à identifier tout ce qui « apparaît essentiellement comme obstacle au bonheur et attribut du malheur » (Ando, 244). Mieux, l'apparition d'une nouvelle situation remettant en cause l'accalmie suscite des interrogations et des réactions.

Dans le cadre de la reconnaissance du danger, Rieux se met en évidence comme l'un des premiers à avoir remarqué l'augmentation du nombre des rats aussi bien vivants que morts. Il s'est résolu de prendre les mesures conséquentes pour éradiquer ce fléau et l'empêcher de s'étendre, voire de se généraliser. Pour ce faire, il a contacté le service de dératisation. Cet appel à secours laisse entrevoir qu'il mesure la gravité de la recrudescence des rats. Cependant, à l'exception des Oranais, il n'a pas paniqué comme le précise Benkhodja Ammar (2015 : 3) en ces termes :

Le docteur Rieux, premier personnage à entrer dans la scène romanesque, est également le premier à être confronté à l'épidémie. C'est lui qui buta, contre le premier rat mort (de la peste) du roman. Phénomène qu'il prend avec insouciance. Il n'y vit aucun mauvais présage, contrairement à la grande majorité de la population oranaise [...]

De là, « [l'] insouciance » de Rieux suppose qu'il ne se scandalise pas face à l'épidémie. Il la considère comme une vanité, voire une absurdité. Celle-ci demeure un mal et une chose qu'on ne peut ni comprendre ni expliquer. Dès lors, la peste se révèle comme une abstraction comme le

révèle Ando (2001). En fait, abordant la question de l'abstraction, Ando trouve des similitudes entre la peste et l'abstraction qui renvoie à la guerre. La peste n'est donc pas dissociable de l'abstraction. C'est dans cette optique qu'il précise :

Puisque l'abstraction est le synonyme de la peste dans ce roman, comme le montrent ces expressions : « les abstractions de la peste » [...] et « la peste, *comme l'abstraction*, était monotone » [...], les caractères de la peste s'appliquent à ceux de l'abstraction. Ce qui les constitue, c'est à la fois la monotonie et la répétition : comme la précision et la régularité » [...] et les « piétinements » [...] qui rappellent la marche régulière de l'armée. (Ando, 245)

Partant du postulat que la peste est une abstraction qui s'enracine dans l'absurde, l'on s'interroge sur l'attitude à adopter face à elle. D'une part, faut-il vivre sur son joug en se résignant ou en entendant une quelconque force transcendante ? D'autre part, doit-on lutter farouchement contre elle, quel qu'en soit le prix à payer ?

Camus met les idées d'absurde et de révolte en exergue dans *Le Mythe de Sisyphe* (1942) et *L'Homme Révolté* (1951). Ces deux concepts se mettent en action face aux protagonistes Meursault et Rieux dans *L'Étranger* (1942) et *La Peste* (1947). La réaction de Meursault et Rieux se diffère face à l'absurde, « Car le message de Camus ne fait aucun doute. *L'Étranger* et *La Peste* illustrent les idées philosophiques défendues dans *Le Mythe de Sisyphe* et *L'Homme révolté* : l'acceptation de l'absurde par la révolte mesurée mènera l'homme solidaire au bonheur » (Payette, 2007 : 62). Sherman (2009) estime que dans la dernière partie de *Mythe de Sisyphe*, Camus offre deux moyens de s'occuper de cet absurde, soit de se jeter dans la vie, soit de le surmonter. Ainsi, contrairement à Meursault qui a subi l'absurde, Rieux l'affronte. Il ressort que, dans le cas de *La peste*, la révolte constitue la solution contre l'absurdité de la condition humaine ou « le destin

révoltant » (*LAAA* : 27). Alors la question se pose que quelle est la place de l'altruisme dans la préparation de cette révolte ?

La préparation de la révolte suppose une quête de solutions et de stratégies pour affronter le mal. Face à l'angoisse et la psychose engendrées par la peste chez les Oranais, l'administration semble ne pas évaluer la portée du mal. Elle tarde à prendre les mesures appropriées pour soulager la peine des habitants de la ville. Djavari et Karimlou y voient un manque de « sympathie envers les malheureux, les pauvres et les patients » (2019 : 73). Dans ce contexte de lenteur et d'inertie des autorités, Rieux a fait parler son altruisme. Ainsi, lors de la visite avec les autorités préfectorales avec le corps médical, paraissant comme le porteur de la voix de la population, il a expliqué la gravité de la situation. Au lieu d'opiner de façon superficielle sur la peste comme ses confrères, il a parlé selon les expériences du terrain. Ici, il est question de la révolte contre la « situation humaine » (Lauer : 1960) fondée sur « l'expérience vécue » et « l'impératif moral » de Sherman (2009). Rieux a donc martelé la nécessité d'agir et de prendre des mesures draconiennes plus tôt au risque de voir une grande partie de la population ravagée par cette terrible épidémie. De ce fait nous pouvons comprendre ses propos suivants : « La question, insista Rieux, n'est pas de savoir si les mesures prévues par la loi sont graves, mais si elles sont nécessaires pour empêcher la moitié de la ville d'être tuée. Le reste est affaire d'administration et, justement, nos institutions ont prévu un préfet pour régler ces questions » (*LP* : 62). De là, l'action permet à l'homme d'affronter le mal avec abnégation et l'anéantir. Camus lui-même fait de l'action l'arme puissante de la révolte quand il évoque : « Agir, c'est détruire pour fait naître la réalité spirituelle de la conscience » (*HR* : 179).

C'est « [l'] évidence » (*LP* : 84) et « [la] compréhension » (*LP* : 123) qui font la base de l'action chez Rieux. Elles prennent aussi une place primordiale chez Camus. Bien qu'il ne soit

qu'un témoin des événements de la guerre, du nazisme et de l'Occupation, il se mettra en pleine action dès qu'il se confirmera la présence corrosive de l'absurdité. L'évidence est la souffrance humaine. En cela, « Camus n'est pas qu'écrivain, il est aussi homme d'action » (Payette, 2007 : 38). Payette même mentionne Norman Stokle, dont l'avis est « Dans l'histoire des lettres, il est peu d'écrivains de son envergure qui, comme lui, aient offert à la postérité d'exemple quotidien d'une éthique en action ». En dépit du fait que cette éthique se trouve sous le couvert de l'altruisme, de l'humanisme ou de la création des valeurs, elle incarne l'action qui est omniprésente dans *La peste*.

Pour conforter ce principe de l'évidence, lorsque le préfet a demandé de faire une propagande autour de la peste en la reconnaissant officiellement, Rieux répond : « Si nous ne le reconnaissons pas [...], elle risque quand même de tuer la moitié de la ville » (*LP* : 63). Mieux, il précise : « À l'allure où la maladie se répand, si elle n'est pas stoppée, elle risque de tuer la moitié de la ville avant deux mois. Par conséquent, il importe peu que vous l'appeliez peste ou fièvre de croissance. Il importe seulement que vous l'empêchiez de tuer la moitié de la ville » (*LP* : 62). Ici, la nature de l'épidémie, sa source et son nom constituent des éléments futiles sur lesquels il faut moins s'attarder.

Autrement dit, connaître l'origine de l'épidémie et la nommer n'aideront pas la population à la vaincre. Par ricochet, Rieux interpelle ses pairs et les autorités préfectorales sur le danger que constitue cette peste pour ses concitoyens. « Et il passe outre l'avis de ses collègues, moins concernés que lui par la situation, pour exiger la prise en considération du danger par les autorités. L'attitude de Rieux relève d'une conscience professionnelle extrêmement aiguë » (Da Silva, 1995 : 17). Il ajoute :

Son engagement envers la société d'Oran dépasse en apparence la simple déontologie médicale, puisque les autres médecins demeurent, pour la plupart, en retrait par rapport à ses initiatives. Son attitude pourrait d'ailleurs être interprétée comme un excès de zèle, si les faits ultérieurs relatifs à l'épidémie ne donnaient pas raison à ses préoccupations précoces. (1995 : 18)

En dehors de l'inertie de l'administration, les autorités ecclésiastiques ont préconisé une semaine de prières. Au terme de cette semaine, le Père Paneloux a donné un prêche dans lequel il a donné son opinion de la peste. Dans son sermon, il rend coupable les Oranais de ce malheur qui les accable et conçoit la peste comme une punition méritée de Dieu. Il exhorte alors à la repentance au risque de périr en ces termes :

Si aujourd'hui, la peste vous regarde, c'est que le moment de réfléchir est venu. Les justes ne peuvent craindre cela, mais les méchants ont raison de trembler. Dans l'immense grange de l'univers, le fléau implacable battra le blé humain jusqu'à ce que la paille soit séparée du grain. Il y aura plus de paille que de grain, plus d'appelés que d'élus, et ce malheur n'a pas été voulu par Dieu (...). Et battus sur l'aire sanglante de la douleur, vous serez rejetés avec la paille. (LP : 92)

En cela, Rieux refuse d'avoir recours à une force transcendantale. Au lieu d'attendre l'aide de la Providence, il préfère lutter. « En discutant avec Tarrou à propos du prêche du père Paneloux, Rieux avoue ne pas être croyant. Il ne croit pas en des forces vengeresses qui seraient à l'origine du Fléau. Il choisit plutôt de le combattre par le savoir, plutôt que par la prière » (Ammar, 2015 : 115). Il ressort que la révolte consiste à tourner dos à toute force supérieure et à prendre en main pour affronter le mal. C'est pourquoi il a abordé la peste avec une approche scientifique. À ce propos, en examinant la relation de Rieux avec Dieu dans la quête de solution contre la pestilence, Ammar insiste sur leur opposition farouche. Il dit : « En faisant de ce personnage central « l'ennemi de Dieu », Camus inscrit dans ce texte l'interminable lutte entre science et religion :

« Peste. Rieux dit qu'il était l'ennemi de Dieu puisqu'il luttait contre la mort et que c'était même son métier que d'être l'ennemi de Dieu » (Ammar, 2015 : 115). Jean Grenier dit « le sacré » est omniprésent dans les œuvres de Camus. Ainsi, la révolte ne peut pas être dissociée de l'amour et de la passion.

Il faut souligner que le docteur Rieux n'essaie guère de quitter son statut d'humain afin d'entrer dans la sphère surhumaine. Quand Paneloux lui demande s'il travaillait aussi pour le salut de l'homme, Rieux répond : « Le salut de l'homme est un grand mot pour moi. Je ne vais pas si loin. C'est sa santé qui m'intéresse, sa santé d'abord » (*LP* : 199).

Alors, on constate que les valeurs humaines deviennent le point de départ chez Camus (Payette, 2007 : 20). Là, il est question moins d'absurde que d'altruisme dans la mesure où Rieux se révèle comme un homme qui affronte la vie et ses vicissitudes pour le bien des autres sans attendre Dieu. Il est déductible qu'à l'instar de Prométhée, le héros de *L'Homme révolté*, Rieux décide d'agir pour le bien-être des autres en se révoltant contre le malheur pendant que Sisyphe se tourne vers le suicide. Cependant, l'on se demande si cette part d'altruisme de Rieux a d'incidences tangibles sur la lutte contre la peste. En d'autres termes, on se pose la question si l'engagement de Rieux suffit de combattre le fléau. Dans cette logique, il sera donc utile d'examiner la réaction des autres personnages face à la peste.

Le positionnement de Krapp (1999) que « Certes, Rieux, Rambert, Grand, Paneloux et Tarrou prononcent une position éthique de solidarité » est dans l'évidence que dans le roman, la révolte semble se déclencher d'un individu et aboutit à une lutte collective. Partant de ce constat, les hommes doivent collaborer. Une révolte radicalement individuelle aura moins d'effets ou sera imperceptible. Se révolter revient à se partager les angoisses, les peines et les craintes d'une part et à éprouver de la compassion les uns envers les autres. Partant de la fameuse pensée de Descartes,

« Je doute, donc je pense, donc je suis », comme le monde est « absurde », Camus martèle : « je me révolte, donc nous sommes » (*HR* : 34). En d'autres termes, sa révolte engage les autres. Il en ressort que la révolte établit un lien fort entre les hommes. De ce fait, il conçoit une société de solidarité et de fraternité où, en luttant individuellement, l'homme lutte pour la communauté. Même, un geste isolé concourt à la réalisation du but collectif. Payette le reconnaît en ces termes : « La fraternité universelle chez Camus [...] est en permanence une puissance actualisée, une manière continuelle de moduler ses relations pratiques avec les autres » (Payette, 2007 : 23).

Dans un article consacré à *La Nausée* de Sartre en 1938, Camus écrivait : « Constaté l'absurdité de la vie ne peut être une fin, mais seulement un commencement [...]. Ce n'est pas cette découverte qui nous intéresse, mais les conséquences et les règles d'action qu'on en tire » (Margerrison, 2008 : 132). Dès lors, devant les dérives de la peste, à l'exception de Cottard, les personnages principaux ont unifié leurs forces pour vaincre l'absurde. Comme le démontre Sherman (2009), dans le cinquième chapitre de *La Peste*, le mouvement de la révolte solitaire à la solidarité. Refusant le suicide, ces prisonniers de la peste ont accepté leur condition d'exilés, de séparés et d'enfermés sans avoir à Dieu pour un probable salut. En cela, leur solitude s'estompe au profit d'une action collective. En clair, « il n'y avait plus alors de destins individuels, mais une histoire collective qui était la peste et des sentiments partagés par tous » (Camus, 1947 : 174). Puisque Camus a présenté plusieurs formes de réponses à la crise (Scott : 1959), animé d'audace, chacun a, à sa façon, participé à la lutte.

Cependant, au moment où certains personnages sont restés constants dans leurs réactions face à la pestilence, d'autres ont évolué au fil des événements en exprimant l'altruisme à leur façon. Toutefois, est-ce que les motifs de l'altruisme sont si puissants qu'ils arrivent à surmonter les obstacles de l'égoïsme, soit individuel, soit collectif et peuvent même entraver la survie de soi ?

Dans le roman, les réactions de Tarrou et Grand aux côtés de Rieux demeurent inchangées. En effet, l'ampleur de la peste a incité Tarrou à accompagner Rieux dans l'organisation des formations sanitaires volontaires. Apparaissant comme un homme révolté ayant pris conscience de l'absurde, son attitude reste une réponse à l'absurde qui se fonde sur le concret. En fait, il sait « très tôt que la lutte contre la peste est l'affaire de tous. Comme un philosophe, il devient l'ami intime de Rieux et l'aide à organiser des services sanitaires pour les pestiférés » (Djavari et Karimlou, 2019 : 74). Il est convaincu que la lutte est le remède contre le mal dans le monde. Comme Rieux, son action exclusivement sur la compréhension et la sympathie envers les autres. De son côté, Grand, un modeste employé municipal s'est engagé dans l'administration de la lutte. C'est lui qui tient le compte des victimes. Dévoué, généreux et honnête, il est juste dans ses jugements et possède une humilité. Discret, il fait son travail dans le silence.

Chez Rambert, le père Paneloux et M. Othon, les réactions se différencient de l'une à l'autre face à la peste. Ainsi, au début, le journaliste parisien Rambert est solitaire, car il cherche à rejoindre sa femme dont il est séparé. Bien qu'il ait mis du temps à reconnaître que l'épidémie le concerne, il devient solidaire en se joignant aux formations sanitaires volontaires. En laissant le plus le bonheur individuel, il opte pour le bonheur collectif. Pour ce faire, il renonce à son évasion en estimant qu'il peut y avoir de la honte à être heureux tout seul. Il témoigne alors une réelle solidarité vis-à-vis des Oranais. Pour sa part, le père Paneloux, un jésuite érudit et militant du christianisme exigeant, a évolué tout au long du roman. Intéressé par le salut de l'Homme, il a considéré la peste comme le signe d'une condamnation divine dans son premier prêche. Mais, suite à la mort de l'enfant de M. Othon, il a changé de raisonnement dans son deuxième prêche en s'interrogeant sur l'existence du mal dans le monde. Ayant rejoint les formations sanitaires volontaires. Sa foi étant mise à l'épreuve, il a recours à l'action collective. En ce qui le concerne,

le juge M. Othon a montré une indifférence au début de la peste. Il est « le seul personnage qui approuve sans réserve le premier prêche de Paneloux » (Ando, 247). Cependant, au fil de l'intensité de la peste, son attitude change. Après la mort de son fils et sa mise en quarantaine, il a rejoint les formations sanitaires volontaires. Par ailleurs, obsédé par la volonté « [d'] élever contre l'épidémie une vraie barrière » (*LP* : 62), Castel, un collègue Rieux s'est investi dans l'élaboration d'un sérum. Vers la fin du roman, ce sérum a gagné en efficacité et a servi à soigner des « pestiférés » (*LP* : 126).

Quoi qu'il en soit, la solidarité des personnages face à la peste révèle leur désir de lutter pour la vie présente sans se soucier du futur. Comme Krapp (1999) mentionne que la plupart des personnages de *La peste* occupent une position de la solidarité et de plus, il évoque aussi les expressions « urgence morale » et « tension morale » qui traduisent la nécessité d'agir illico presto. Dans cette perspective, Auroy (2013) estime que pour Camus, c'est dans le présent de l'action que s'impose une valeur transcendante ; d'où le souci de l'autre revêt un aspect métaphysique. Cela semble justifier la pensée de Camus suivante : « Dans la révolte, l'homme se dépasse en autrui et, de ce point de vue, la solidarité humaine est métaphysique » (*HR* : 21). Plus loin, il ajoute : « Toute valeur n'entraîne pas la révolte, mais tout mouvement de révolte invoque tacitement une valeur » (*HR* : 25). En clair, leur révolte se fait au présent. Il apparaît que la vie immédiate est le noyau de la lutte philosophique et littéraire de Camus. Bien que sa confrontation et ses dialogues conceptuels et actionnels incessants entre l'homme révolté et l'absurde continuent le long de ses œuvres romanesques, la mise en place de la vie face à la mort dans *La peste* réussit à créer les valeurs qui transfusent la vie d'un individu à l'autre ; l'effet domino. La compréhension de Camus est facile dans le sens que la lucidité de ses idées passe de nature réaliste à métaphysique aussi, comme il le mentionne : « Dans la révolte, l'homme se dépasse en action et, de ce point de vue, la solidarité

humaine est métaphysique » (HR : 28). Mieux, la grandeur camusienne s'exclame quand il réitère « Plutôt mourir debout que de vivre à genoux » (HR : 26). À partir de sa lucidité conceptuelle, on a l'impression que Camus tente de se servir de toutes les ressources en place comme celle de l'altruisme dans *La peste* et de redéfinir la grandeur humaine même dans la forme d'une mort honorable face à l'absurdité insurmontable de la vie. Il ne semble pas être quelqu'un qui définit les règles de la vie à partir des plans de l'avenir, plutôt son point de départ est la conception de la lutte incessante au sein d'une affirmation inéluctable de l'absurdité de la vie. Toutefois, il est important de se demander les résultats qu'engendre la lutte. En cela, dans *La peste*, quelles traces la lutte a-t-elle laissées ? Mieux, le recul du fléau est-il une fin en soi ? Ces questions fondamentales nous amènent à examiner les influences de la peste sur la société oranaise.

Camus révèle comment la victoire est fragile et précaire. Bien que la lutte ait un dénouement agréable, l'ombre de la peste persiste à Oran. Il apparaît donc que ni la révolte ni l'altruisme ne constituent une panacée à l'absurde. À l'instar des rats qui sont demeurés invisibles jusqu'au moment où la maladie ne s'éclate, la menace se cache dans l'ombre. Contrairement à la foule qui a jubilé face au recul du fléau, Rieux en a pris conscience :

[II] savait ce que cette foule en joie ignorait, et qu'on peut lire dans les livres, que le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais, qu'il peut rester pendant des dizaines d'années endormi dans les meubles et le linge, qu'il attend patiemment dans les chambres, les caves, les malles, les mouchoirs et les paperasses, et que, peut-être, le jour viendrait où, pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait mourir dans une cité heureuse. (LP : 279)

Quand bien même la victoire face à l'absurde n'est pas totale, la révolte n'est pas vaine. Certes, la lutte est dure et farouche, mais elle vaut la peine d'être faite. Il est donc nécessaire de continuer le chemin et de persévérer, quel que soit le prix, car comme le précise Camus lui-même, « l'absurde n'est pas une fin désespérante, mais un début pour une vie positive » (Onfray, 2012 : 12). C'est d'ailleurs pourquoi lorsque Tarrou lui fait comprendre que ses victoires sont provisoires, Rieux répond : « Toujours, je le sais. Ce n'est pas une raison pour cesser de lutter » (*LP* : 121). Il ressort donc que la lutte doit être permanente quand bien même il y a retour à la normalité. Il exhorte donc à la vigilance. Dans ce contexte, quelle est finalité de la lutte dans le roman ?

Le narrateur affirme : « On apprend au milieu des fléaux qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer qu'à mépriser » (*LP* : 279). La révolte a changé les habitudes à Oran. Unis par la peste, les Oranais reconnaissent la valeur de l'humain. Ici, la solidarité, l'amitié, l'amour pour autrui, la bienveillance, etc., trouvent leur place dans cette société meurtrie par la peste. Dans la mesure où Payette (2007 : 38) estime que la révolte est liée à l'humanité et à une éthique au terme de la lutte collective l'altruisme des Oranais se solidifie et devient encore plus fort. En effet, si au cœur de la séparation « ils avaient été retranchés de cette chaleur humaine qui fait tout oublier » (*LP* : 270), avec la lutte collective, « ils savaient maintenant que s'il est des choses que l'on puisse désirer toujours et obtenir quelquefois, c'est la tendresse humaine » (*LP* : 271). Dans cette optique, ils se partagent les sentiments et les émotions. C'est pourquoi le narrateur déclare : « les seules certitudes qu'ils aient en commun [...] sont l'amour, la souffrance et l'exil » (*LP* : 273). Camus lui-même s'exclame : « Ainsi, parti de l'absurde, il n'est pas possible de vivre la révolte sans aboutir en quelque point que ce soit à une expérience de l'amour qui reste à définir » (*CII* : 98). À cet effet, Margerrison (2008 : 141) précise que Camus décrit cet amour, en 1950, non pas la morale, mais l'accomplissement. Et il n'y a pas d'autre accomplissement que celui de l'amour. Le

sentiment de se dévouer à autrui, bien qu'il soit la nécessité de confronter l'immédiat, se transforme en amour humain. L'incroyable intensité de ce sentiment inné se trouve à un niveau où un individu commence à négliger même sa propre famille, comme a éprouvé Rieux : « La pensée de sa femme lui venait, mais il la rejetait chaque foi » (*LP* : 262). Il regrette de ne pas avoir été capable de faire plus d'efforts pour sa femme. « [L] a tendresse humaine » (*LP* : 271) dont Rieux a fait preuve au cours de sa lutte et qui a fortifié ses efforts face à la peste en même temps, il rejette le soutien philosophique ou théologique.

Il apparaît que ce roman se révèle comme un éloge de la solidarité humaine fondée sur la morale. À ce propos, même Roland Barthes, le critique ardu de Camus avoue qu'il y a dans *La peste* « une morale de la solidarité » et « une éthique de l'amitié » (Camus, *Œuvres*, 2013 : 692). De son côté, Camus, considérant *La Peste* comme une chronique sur l'Occupation et le nazisme, répond à Barthes : « *La Peste* marque [...] le passage d'une révolte solitaire à la reconnaissance d'une communauté dont il faut partager les luttes » (Camus, *Œuvres* : 693). Il est déductible que dans le processus de la révolte, la lutte comme la contribution individuelle aboutit à un combat collectif. De là, l'altruisme se trouve à l'avant-garde de la révolte et en est la finalité.

En résumé, dans *La peste*, la notion de l'altruisme est tributaire du concept de la solidarité. Pour lutter contre le fléau, les personnages, guidés par le sens de la responsabilité et du devoir, se sont unis. Il se pose alors la question de l'héroïsme qu'il nous sera utile de mieux cerner la partie suivante.

Héros traditionnel ou un paladin sans épée :

Le traitement des personnages dans cette partie ne s'appuie pas sur le caractère des personnages de grande valeur sociale, mais il vise à mettre en évidence les raisons de participation volontaire chez les individus communs. Cette analyse est également dans le but d'entrer dans la coquille de ces individus qui nous entourent ; ceux qu'on considère les visages secondaires qui semblent inactifs et déconnectés, voire effacés. Ils sont ceux qui, bien souvent, subissent à l'histoire circonstancielle plutôt que de la faire. Cette recherche s'ancre sur le décelement du fait que d'une part ils s'inspirent des individus vêtus de compétences et de capacités grandioses, mais en même temps ils deviennent l'inspiration pour la communauté faite des « petits » et des « minuscules ». Ces personnages lumineux dont il est question ici ne sont pas de ceux que l'on admire inconditionnellement ou que l'on considère comme des modèles à suivre, mais ils sont ceux avec qui l'on entretient des rapports. Ils tentent plutôt de servir de miroir ou de creuset de réflexion pour les ordinaires. Bien qu'ils s'engagent dans les actions grandioses, ils disparaissent dans les coulisses du temps en silence. Leurs vies minuscules plus que les vies des héros traînent à nos pieds sans qu'on s'en rende compte. Ces individus secondaires qui font partie intégrante du réseau humain de résistance mettent en lumière un comportement singulier qui donne l'allusion aux traits humains intrinsèques.

Si « dans *L'Étranger*, le héros parle à la première personne d'un monde qui le condamne à la peine de mort pour deux crimes : un meurtre qu'il a commis par hasard, et non par liberté, et surtout le crime d'indifférence dont il fait preuve face au décès de sa mère » (Payette, 2007 : 62), dans *La peste*, la notion du héros semble ambiguë. Puisqu'il se sert de ces personnages pour exprimer sa vision de la société, Payette démontre que tous les personnages importants de *La peste* sont des incarnations successives du personnage d'Albert Camus (Payette, 2007 : 139). Il se peut

que les lecteurs attendent un individu qui s'érige le long du récit comme celui qui est capable d'accomplir de grandes tâches inaccessibles aux âmes communes ou un autre personnage commun qui démontre le changement de ses priorités à l'instar de la nature pestiférée de la situation. L'important est que les lecteurs se rendent capables de s'associer aux personnages accessibles dans le récit.

Il est vrai que la lutte contre la peste a nécessité la solidarité des Oranais. Il est aussi vrai que chacun a fait preuve d'engagement et d'audace à son niveau. Face à cet engagement personnel, l'on se demande alors comment s'exprime l'héroïsme dans l'œuvre. En clair, quand bien même Rieux se retrouve à l'avant-garde de cette révolte, devient-il d'emblée celui qui se distingue d'autres personnages qui n'ont ni obligation ni autorité de se conduire dans le temps de détresse ?

En mettant en scène les personnages dans ce roman, Camus transmet un message moralisateur. À cet effet, Payette estime qu'en tant qu'un « grand moraliste » (Payette, 2007 : 62), il matérialise ses idées philosophiques en ces termes : « Car le message de Camus ne fait aucun doute. *L'Étranger* et *La Peste* illustrent les idées philosophiques défendues dans *Le Mythe de Sisyphe* et *L'Homme Révolté* : l'acceptation de l'absurde par la révolte mesurée mènera l'homme solidaire au bonheur » (Payette, 2007 : 62). Mieux, Camus exprime sa sensibilité face aux réalités de son époque. En tant qu'écrivain, il devient donc le porte-parole de sa société. Conscient de ce rôle important, il s'exclame :

Détestable, l'écrivain qui parle exploite ce qu'il n'a jamais vécu. Mais attention, un assassin n'est pas l'homme le plus désigné pour parler du crime. (Mais n'est-il pas l'homme le plus désigné pour parler de son crime ? cela même n'est pas sûr.) Il faut imaginer une certaine distance de la création à l'acte. L'artiste véritable se trouve à mi-chemin de ses imaginations et de ses actes. C'est celui qui est « capable de ». Il pourrait être ce qu'il décrit, vivre ce qu'il écrit. L'acte seul le limiterait, il serait celui qui a fait. (CII : 20)

Dès lors, le positionnement intellectuel de Camus est par moment facile, mais difficile en d'autres moments. C'est peut-être la compréhension du lecteur qui est mise en doute. Le lecteur se sent trahi par l'intelligence des propos de Camus. Son éloquence langagière et la lucidité de ses idées facilitent de le placer, mais sa position en tant que « récitant », « conteur » et « historien amateur » nous donne que les traces à explorer davantage. Dans cette optique, Guérin remarque judicieusement que Camus a été un « observateur attentif » et « témoin vigilant » et « [qu']il rapporte des faits qu'il a constatés, rien de plus » (2002 : 39). Mieux, il ajoute que Camus se définit lui-même comme un « artiste », un « écrivain » et un « journaliste », mais jamais un intellectuel (2020 : 19). Pour ce faire, Camus a recours à des personnages atypiques dans la mesure où il « nous présente les différentes particularités physiques et morales des personnages » (Djavari et Karimlou, 2019 : 72) qui s'enracinent dans la société. Ceux-ci « sont croqués d'un point de vue extérieur, dépourvus de personnalité épaisse, mais revêtus d'un simple habit symbolique au service du message à véhiculer » (Payette, 2007 : 62).

De ce fait, Djavari et Karimlou estiment que ces personnages ont une portée sociologique. Ils martèlent : « En bref, dans *La Peste*, tout personnage romanesque joue le rôle d'un acteur social qui par la relation établie avec les autres personnages et par sa réaction contre une maladie collective, nous transmet une vision du monde et un jugement de valeur qui concerne le fonctionnement de la société » (Djavari et Karimlou, 2019 : 75). Pour être plus précis, Guérin souligne : « On sait que Camus a prêté des traits de lui-même non seulement à Rieux, mais aussi à Tarrou, à Rambert et même à Joseph Grand » (Guérin, 2020 : 294). Ces personnages ne sont pas de ceux que l'on admire inconditionnellement ou que l'on considère comme des modèles à suivre, mais qui ont posé des utiles à la révolte. Ils font partie intégrante du réseau humain de résistance et mettent en lumière un comportement singulier qui fait allusion aux traits humains intrinsèques.

De ce fait, une question se pose : qui est réellement le héros de cette œuvre et quelles relations entretient-il avec Camus ?

Rieux est le personnage central et se décèle comme le narrateur aussi à la fin du roman. Par sa bouche, Camus raconte « les caractéristiques des sociétés qui sont comme Oran, en péril d'être pestiférées » (Djavari et Karimlou, 2019 : 75). Bien que le docteur Rieux donne des commentaires personnels occasionnellement dans *La peste*, la plupart du temps en tant que conteur, il reste neutre. Ce trait s'incruste dans le style camusien en raison de sa profession de début, le journalisme, comme il travaillait périodiquement pour les journaux *Combat*, *Alger républicain*, *Soir républicain* et *L'Express* de 1938-1956 (Guérin : 2020). Évoquant ses concepts, Guérin remarque que « Camus ne le mythologise pas » (2020 : 10) et même dans *Le Mythe de Sisyphe*, Camus démythologise le concept de l'absurde en se servant d'un mythe, qui fait partie de son style d'écriture. Ainsi, Rieux s'est évertué à donner une chronique objective des incidents à Oran. Dans cette optique, Ando précise : « Le fait qu'il ne fasse pas la narration à la première personne du singulier, mais à la troisième personne montre plus clairement qu'il prend « le ton du témoin objectif » (Ando, 239). En établissant une relation entre Rieux et Camus, Payette insiste sur l'altruisme en ces termes :

Le narrateur de *La Peste*, finalement, Rieux-Camus. Ce personnage est d'autant plus intéressant qu'il aurait dû survivre au fléau : il est honnête et fonde son existence sur un humanisme intégral, authentique et conséquent [...]. Mais sa bienveillance et sa sympathie ont quelque chose de trop « naturalisé » (bonté ancrée dans la nature humaine) pour que Rieux accède à la délivrance souhaitée : l'amour, la compassion et la charité sont des attributs « surnaturels » qui ont été offerts aux hommes, mais qui en définitive ne viennent pas de ces derniers. En refusant catégoriquement Dieu, Camus n'a d'autre choix que de réserver un destin tragique à son personnage. (Payette, 140)

Devant l'omniprésence de Rieux dans l'œuvre, son statut de narrateur, sa forte disposition à servir les autres et sa grande contribution dans la lutte contre la peste, le lecteur peut,

d'emblée, l'identifier comme le héros au sens romanesque du terme. Se trouvant au cœur de l'intrigue, il se révèle comme le point de gravité des autres personnages et se manifeste comme l'archétype de l'homme révolté. Cependant, il se refuse toute forme d'héroïsme, car selon lui, l'essentiel est de « bien faire son métier » (*LP* : 151). C'est pourquoi il répond à Rambert ce qui suit : « il ne s'agit pas d'héroïsme dans tout cela. Il s'agit d'honnêteté. C'est une idée qui peut faire rire, mais la seule façon de lutter contre la peste, c'est l'honnêteté » (*LP* : 151).

Pour sa part, Tarrou est le deuxième narrateur du roman. Comme le dit Ando, dans ses carnets, « il s'occupe de décrire l'« insignifiance » qui attire son attention et de « considérer les choses et les êtres par le gros bout de la lorgnette » (Ando, 249). Autrement dit, pendant que les chroniques de Rieux relatent l'évolution de la peste, ses carnets se penchent sur les détails. Il en découle une complémentarité entre les écrits de Rieux et les siens. À l'instar du médecin, il représente l'homme révolté qui propose des actions concrètes pour lutter contre la peste. En le rapprochant de Grand, Da Silva souligne qu'en dépit de son statut d'homme aisé, il possède une forte disposition altruiste. C'est pourquoi il précise : « [Tarrou] a la prestance et la confiance en soi que son milieu lui a assuré. Mais il a aussi la bonté de quelqu'un qui a transcendé la limite de sa sphère sociale pour découvrir le malheur d'autrui » (Da Silva, 1995 : 26). Comme Camus, il s'insurge contre toute forme de condamnation à mort même si c'est pour la justice. Pour ce faire, Sherman estime qu'il est très proche de Camus (2009 : 126). En cela, son implication active dans la lutte contre la peste émane de son sens de devoir et de responsabilité (Guérin, 295). Il l'évoque clairement en ces termes :

Oui, j'ai continué d'avoir honte, j'ai appris cela, que nous étions tous dans la peste, et j'ai perdu la paix. Je la cherche encore aujourd'hui, essayant de les comprendre tous et de n'être l'ennemi mortel de personne. Je sais seulement qu'il faut faire ce qu'il faut pour ne pas être un pestiféré et que c'est là ce qui peut, seul, nous faire espérer la paix, ou une bonne mort à son défaut. C'est cela qui peut soulager les hommes et, sinon les sauver,

du moins leur faire le moins de mal possible et même parfois un peu de bien. Et c'est pourquoi j'ai décidé de refuser tout ce qui, de près ou de loin, pour de bonnes ou de mauvaises raisons, fait mourir ou justifie qu'on fasse mourir. (*LP* : 254-255)

À l'instar de Camus, Tarrou veut être un saint sans Dieu (Sherman, 2009 : 126). Il est plus explicite quand il déclare à Rieux : « Ce qui m'intéresse est comment devenir un saint... un saint sans Dieu » (*LP* : 230). Sans doute, cette quête se révèle comme un déni d'héroïsme, mais, en même temps, le niveau de l'altruisme comme reflété dans *La peste* dépasse les attentes et les repères conventionnels du monde actuel. Rieux fait comprendre à Tarrou : « Je me sens plus de solidarité avec les vaincus qu'avec les saints. Je n'ai pas de goût, je crois, pour l'héroïsme et la sainteté. Ce qui m'intéresse, c'est d'être un homme » (*LP* : 257). Dans ce contexte, Payette décèle l'échec de sa quête comme suit :

Tarrou-Camus est un homme droit, un homme d'action et un digne révolté, mais qui doit reconnaître son échec et accepter de mourir. Cet homme qui ne croit plus à rien, qui se grise de pessimisme apocalyptique et de messianisme athée, affirme, devant l'ampleur du fléau, qu'il veut devenir un saint tout en refusant Dieu. Malheureusement, sa tentative échoue et il ne peut espérer parvenir à se délivrer du mal qui ronge la communauté. (Payette, 2007 : 139)

Quant au journaliste Rambert, un séparé à cause de la peste, il « est confronté à un dilemme : rester à Oran ou partir à n'importe quel prix, au sens figuré comme au sens concret » (Da Silva, 1995 : 23). Ainsi, il a écouté la voix de sa dignité en choisissant le bonheur collectif et en sacrifiant son propre bonheur comme l'énonce Da Silva : « Rambert place sa dignité dans la lutte contre le mal qui ravage la population d'Oran. Sa fuite n'apaiserait pas sa conscience. Celle-ci lui dicte de rester dans la ville en quarantaine, de lutter, car il ne peut ignorer la détresse qui règne autour de lui » (Da Silva, 1995 : 23).

En clair, quand bien même il n'est pas tenu de se joindre à la lutte en vertu de son statut d'étranger, il a été sensible à la souffrance des Oranais. Pour lui, il est important de vivre le bonheur avec les autres. Dans cette optique, l'énonciation clé de Rambert « Il peut y avoir de la honte à être heureux tout seul » (*LP* : 212) met en évidence le respect de soi et également d'autres, le bonheur de soi et également d'autres. En renonçant à son intérêt égoïste et en s'engageant dans la lutte, il s'est intégré dans la société oranaise. Il le souligne dans le passage suivant : « J'ai toujours pensé que j'étais étranger à cette ville et que je n'avais rien à faire avec vous. Mais maintenant que j'ai vu ce que j'ai vu, je sais que je suis d'ici, que je le veuille ou non. Cette histoire nous concerne tous » (*LP* : 190). Cette transformation au niveau personnel nécessite la participation active de la conscience du soi. Rambert y excelle et démontre la façon lumineuse de sa personnalité.

Rambert-Camus, pour sa part, ne semblait pas prédestiné à une rédemption quelconque. Lui qui désirait quitter le navire avant le naufrage survivra finalement au fléau : son engagement hésitant, mais en dernier ressort honnête, délibéré et presque « innocent », de même que son amour sincère et vivant pour sa femme lui ouvriront la voie d'un affranchissement possible. Malgré ses faiblesses, il n'a pas vendu son âme au diable. (Payette, 2007 : 139)

En ce qui le concerne, Grand éprouve des difficultés à écrire. À ce propos, Payette martèle : Grand-Camus lui aussi doit être qualifié de « double ontologique personnifié » du créateur. Pas seulement parce qu'il est écrivain, ce qui va de soi, mais parce qu'il dévoile la « tricherie morale » qui se cache derrière l'acte d'écrire : Grand, accablé par la peste, demande à Rieux de détruire son manuscrit – seule façon de guérir du mal ontologique. Il obtiendra la grâce espérée... mais pour combien de temps ! Quand succombera-t-il à la tentation d'écrire un nouveau manuscrit ? Grand se remet à écrire dès que la menace d'une reprise de l'épidémie semble s'être dissipée. (2007 : 139)

En dépit de sa situation de vie modeste, Grand dispose d'un sens très élevé d'altruisme (Da Silva, 1995 : 25). Sa grandeur émane essentiellement de sa bonté, sa dignité, de son humilité, sa générosité et son honnêteté. C'est très volontiers qu'il a participé à la lutte contre la peste en rejoignant les formations sanitaires de Tarrou et a donné un sens à la solidarité. Dans ce contexte, Guérin : « Pour Camus, le seul héros du roman est Grand et que Rieux est un homme qui veut simplement « faire son métier ». Tarrou, lui, « veut faire son devoir ». (Guérin, 2020 : 295). À l'instar de Camus, le narrateur n'a pas hésité à voir en lui le héros de la lutte contre la peste bien qu'il soit ridicule comme le montre le passage suivant :

Oui, s'il est vrai que les hommes tiennent à se proposer des exemples et des modèles qu'ils appellent héros, et s'il faut absolument qu'il y en ait un dans cette histoire, le narrateur propose justement ce héros insignifiant et effacé qui n'avait pour lui qu'un peu de bonté au cœur et un idéal apparemment ridicule. (*LP* : 141)

Mais peut-on dire que l'héroïsme se limite-t-il au personnage de Grand ? Il existe un paradoxe à faire de ce simple, effacé et ridicule employé de mairie, qui exécute des tâches ordinaires, le héros de ce roman.

Puisque la lutte contre la peste est collective, les actions individuelles de tous les personnages excepté Cottard concourent à la victoire sur la peste. En fait, dans le processus de cet essai, Camus estime que « l'homme se dépasse en autrui » (*HR* : 21). Alors, Marguerisson y trouve un progrès qui se manifeste « dans le dépassement de soi qui caractérise, de différentes manières, le comportement de presque tous les personnages importants du roman, à commencer par Rieux » (Marguerisson, 2008 : 136). Il ressort que les actes des personnages importants portent des marques héroïques. C'est pourquoi Guérin déclare : « Rieux et ses compagnons pratiquent le devoir d'assistance humanitaire » (Guérin, 56). Ici, il s'agit d'un « héroïsme civil » (*CII*, 56) selon l'expression de Camus.

Les actions d'aide communautaires se trouvent chez tous : Rieux, Tarrou, Rambert, Grand et même chez Paneloux. On constate également cet éveil du souci d'autrui chez Othon quand il offre ses services du bénévolat (*LP* : 234). Bien que Paneloux soit changé et sa contribution aux travaux sanitaires a été considérée dévouée, pourtant Camus le nomme « cas douteux » (*LP* : 211), peut-être à cause de son adhérence théologique. Le souci d'autrui ou l'amour humain est à l'étalage libre dans cette œuvre romanesque quand Camus souligne « il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser » (*LP* : 279). Camus met en lumière que l'héroïsme ne consiste pas à faire poser une action extraordinaire. La phrase clé de Tarrou « je veux faire une bonne fin » (*LP* : 257) réitère le critère absolu.

Rambert semble être le seul personnage qui démontre le choix disponible chez lui. Il ne chérit ni autorité ni obligation. Le long du récit, il semble avoir l'impression que tout le monde se conduit à partir de la disposition normale face au danger de la peste. Le changement de disposition personnelle chez lui n'effectue qu'après avoir su par Tarrou que la femme de Rieux est aussi hors de la ville. De plus, quand il se rend à Rieux en lui racontant ses démarches de s'échapper, Rieux lui mentionne le manque de « moyens de lutter », du « matériel » et « d'hommes » aussi afin de confronter la peste (*LP* : 139). L'échappement de Rambert était lié à son bonheur personnel. Il a fait preuve d'une conscience active même dans les circonstances de détresse. Il a eu la honte d'être heureux tout seul. Il s'est changé de sa propre volonté. On entretient des rapports avec des gens comme lui. Il est naturel de reculer comme Rambert à la première vue du danger fatal, mais après avoir compris la situation, on sacrifie le bonheur individuel pour le bonheur collectif. Rambert, en tant qu'individu, apparaît comme une partie intégrante du réseau humain. Et sans ces individus ordinaires, il ne peut pas y avoir de réseau de solidarité humaine.

Synthèse :

D'emblée, la mise en place de la problématique de *La peste* a eu des raisons justes. Elles s'efforcent de déceler le message de Camus en mettant en scène la peste comme l'adversaire et l'altruisme comme la réponse humaine. Bien que le dénominateur ou l'analogie de la pestilence de peste date du siècle précédent ; sa signification aux conditions humaines actuelles est énorme. Le spectre des réactions humaines est dûment visible uniquement dans les circonstances où surmonter le défi se trouve presque impossible. L'altruisme du docteur Rieux, l'enquête de savoir si *altruisme* fait partie de révolte camusienne et le rôle des individus ordinaires dans la fabrication du réseau de solidarité humaine permettent de décortiquer la disposition altruiste personnelle.

Il faut simplement retenir que, dans ce roman, l'altruisme se révèle comme le soubassement des réactions des personnages contre la pestilence. De prime abord, avec le docteur Rieux, il se manifeste aussi bien par les émotions que par la raison. En réalité, comme l'Homme est doté des sentiments et de la raison qui se corroborent afin d'arriver à une décision d'éprouver un événement particulier ou de résoudre un problème sur place, ces deux capacités sont inséparables chez Camus, comme affirmé par Sharpe (*Camus, philosophe : To Return to our Beginnings* : 2015 : 36). Les sentiments et la raison jouent leur rôle afin d'arriver à une conclusion logique de l'impasse actuelle, celle de l'absurdité dans le cas de *La peste*.

Dans cette œuvre, le docteur Bernard Rieux, protagoniste et narrateur, a affronté la pestilence en faisant face à ses contraintes aussi bien éthiques que métaphysiques. Son rôle important dans la lutte contre la peste laisse entrevoir son altruisme. Au début, il a été sensible à la souffrance des Oranais. Le don de soi, la bienveillance, le souci d'autrui, l'empathie, la sympathie et le sens d'écoute qui le caractérisent ont été des armes puissantes de cette lutte. Dans le cas d'espèce, son altruisme s'est manifesté par le truchement de ses émotions. Cependant, il a

joué son rôle de médecin en respectant strictement les règles déontologiques de sa profession. Faisant parler sa raison, il a pris des décisions utiles qui ont contribué à l'éradication du fléau.

Cette lutte qui, à la base, est médicale devient une révolte ontologique. En fait, Rieux a fait de son métier de médecin une arme contre l'absurde et la fatalité à telle enseigne que son seul but demeure la guérison des Oranais. Il refuse de se mettre genou face à l'absurde et décide de l'affronter par son altruisme. Il en découle la notion de la révolte qui a nécessité l'implication de tous les personnages. Nous avons remarqué que cette révolte évolue en quatre étapes à savoir : la reconnaissance du danger, la préparation de la riposte, la lutte et la finalité de la lutte.

En effet, au départ, Rieux a pris conscience du danger que constitue la peste qui s'est déclenchée par l'apparition des rats. Une telle situation a bouleversé la vie des Oranais en créant la psychose, la peur, la réclusion, l'exil et la séparation. Au fur et mesure que la peste s'aggrave, des stratégies de riposte sont entrevues pour son éradication. Si les autorités administratives ont opté pour des discours théoriques pour gérer la crise, les autorités ecclésiastiques, en culpabilisant l'Homme, ont espéré une intervention transcendante. Pendant ce temps, Rieux propose une approche basée sur l'action pour la lutte.

Quand bien même Rieux est au centre de cette lutte contre la peste, il n'en demeure pas que la solidarité a primé sur les intérêts égoïstes des personnages. Ceux-ci, à l'instar de Rieux, se sont rendus à l'évidence que l'union permettra de surmonter la peste. C'est ce qui justifie l'engagement de Rambert, de Grand, de Paneloux, voire de M. Othon dans l'équipe des bénévoles mise en place par Rieux et Tarrou. Pour les uns et pour les autres, la bonté, le sens du devoir, la responsabilité, la sensibilité face à la souffrance et à la mort, voire le silence de Dieu face au mal ont suscité la participation active à la lutte. Cette lutte qui témoigne de leur altruisme est devenue collective.

En outre, même si la lutte n'a pas engendré une victoire absolue sur le fléau, elle a ressuscité le respect des valeurs morales. Certes, au départ de l'épidémie, les Oranais accordent moins d'importance à l'éthique. Mais, l'expérience de l'épidémie les a amenés à prendre conscience de l'importance de la morale. Dès lors, l'amour du prochain, le souci d'autrui, la bienveillance et la solidarité se sont érigés en règles d'or dans la société oranaise. En cela, la morale se révèle comme la finalité de leur révolte.

S'il est vrai que Rieux montre en premier plan son grand degré d'altruisme dans le processus de la lutte contre la peste, il est aussi vrai que les autres personnages se sont joints à lui dans cette lutte en exprimant leur amour pour autrui. Bien que la résistance soit trouvée chez presque tous les personnages d'une façon ou l'autre, cette monotonie de réponses justes et positives a donné moins d'occasions de contraster à celles d'autres. La lutte féroce, partant d'un éventail de réactions, s'est trouvée à l'autel des individus qu'on estime « secondaires ». Rambert, un individu qui aurait pu être même ignoré, a excélé d'autres personnages en vertu du changement de sa disposition personnelle. Il démontre l'aspect de l'altruisme qui trouve le respect de soi dans le respect des autres. Son énonciation « il peut y avoir de la honte à être heureux tout seul » marque une autre ère où le bonheur personnel est moins important que celui de l'autre. Ce respect personnel s'est trouvé dans le respect de l'autre. Cette connexion a marqué la présence et l'établissement du réseau humain de résistance. Évidemment, le noyau de la lutte se trouve chez les personnages du haut statut comme Rieux.

La présence des personnages ordinaires ou secondaires comme Rambert n'apparaît pas moins importante car ils revendiquent les essais de Rieux et redonne l'espoir de continuer les efforts inébranlables face aux défis insurmontables. Il est très rare que les gens soient nés parfaits ou ils marquent un étalage parfait des actions grandioses au moment de la détresse ; il est autant

rare de se profiter d'une occasion anodine, mais disponible, et de se transformer d'un individu quelconque au porte-drapeau d'un grand combat. La volonté de sacrifier sa propre vie semble avoir mis l'homme à l'échelon le plus élevé de manière de se comporter dans le temps de crise. Au cœur de l'épidémie, les réactions des personnages principaux sauf Cottard, aussi diverses qu'elles soient, révèlent leurs dispositions altruistes. Pour cette raison, Rieux rejette l'héroïsme puisqu'il ne fait que son travail de médecin. De là, au lieu d'être individuel, l'héroïsme devient collectif.

Par ailleurs, l'impasse quotidienne de la COVID-19 ne présente que presque les mêmes circonstances du roman. En concluant, on constate que les lecteurs s'associent facilement à Rambert qui reconsidère sa disposition réactionnaire en mettant en priorité le bonheur ou le respect d'autres humains. Rambert trouve son bonheur en le bonheur d'autrui et cela alimente la lutte de survie. Cette lutte enracine chez les individus comme lui qui assurent sa continuation et également ses réfections.

Bibliographie :

Ressources premières

Les romans

Camus, Albert. *La peste*. Paris: Éditions Gallimard, 1947.

Camus, Albert. *L'étranger*. Paris: Le livre de poche, 1942.

Camus, Albert. *La chute*. Paris: Éditions Gallimard, 1956.

Camus, Albert. *La mort heureuse*. Paris: Éditions Gallimard, 1971.

Camus, Albert. *Le premier homme*. Paris : Éditions Gallimard, 1994.

Les essais

Camus, Albert. *Noces*. Paris: Éditions Gallimard, 1959.

Camus, Albert. *Le mythe de Sisyphe*. Paris: Éditions Gallimard, 1942.

Camus, Albert. *L'homme révolté*. Paris: Éditions Gallimard, 1951.

Les pièces de théâtre

Camus, Albert. *Caligula*. Paris: Éditions Gallimard, 1958.

Camus, Albert. *Le malentendu*. Paris: Éditions Gallimard, 1958.

Camus, Albert. *L'état de siège*. Paris: Éditions Gallimard, 1948.

Camus, Albert. *Les justes*. Paris: Éditions Gallimard, 1950.

Camus, Albert. *Œuvres complètes*. Éd. Jacqueline Lévi-Valensi. t I-II. Paris: Éditions Gallimard, 2006.

Camus, Albert. *Œuvres*. Éd. Raphael Enthoven. Paris: Éditions Gallimard, 2013.

Sartre, Jean-Paul, *L'existentialisme est un humanisme*. Nagel, 1945.

Ressources secondaires

Ammar, Benkhodja. « Relire Camus: une ethnocritique de La Peste. » *Carnets: revue électronique d'études françaises* n° 4 (2015): 111-123.

Ando, Maki. « La lutte contre l'abstraction: la signification de l'acte de voir dans *La peste* d'Albert Camus. » *Gallia: OUKA* (2001): 243-250.

Auroy, Carole. « Albert Camus et l'esprit de sacrifice. » *Revue d'Histoire littéraire de la France* 113.4 (2013): 765-784.

Corbic, Arnaud. « L' "humanisme athée" de Camus. » *Études* 399.9 (2003): 227-234.

Dean, Paul. « Albert Camus: Humanism and Tragedy. » *The Hopkins Review* 12.1 (2019): 45-59.

Feibleman, James K. « Camus and the Passion of Humanism. » *The Kenyon Review* 25.2 (1963): 281-292.

Foley, John. *Albert Camus: From the Absurd to Revolt*. New York, NY: Routledge, 2014.

Gershman, Herbert S. « The Structure of Revolt in Malraux, Camus, and Sartre. » *Symposium: A Quarterly Journal in Modern Literatures* 24.1 (1970): 27-35.

Grégoire, Vincent. « "Sauver les corps": Camus ou la volonté d'humaniser les victimes des "pestes". » *Dalhousie French Studies* 112 (2018): 41-48.

Guérin, Jeanyves. *Voies et voix de la révolte chez Albert Camus*. Paris: Honoré Champion, 2020.

Karimlou, Naïmé et Mohammad-Hossein Djavari. « Une étude sociologique de La Peste d'Albert Camus à travers le structuralisme génétique de Lucien Goldmann. » *Recherche en langue et littérature françaises - Université de Tabriz-Iran* 13.23 (2019): 67-81.

Krapp, John. « Time and Ethics in Albert Camus's *The Plague*. » *University of Toronto Quarterly* 68.2 (1999): 655-676.

Lauer, Quentin. « Albert Camus: The Revolt Against Absurdity. » *Thought: Fordham University Quarterly* 35.1 (1960): 37-56.

Lévy, Carlos. « Albert Camus entre scepticisme et humanisme. » *Bulletin de l'Association Guillaume Budé* 1.3 (2002): 352-362.

Maher, Eamon. « Spiritual Revolt: Learning from Albert Camus. » *Doctrine and Life* 53.1 (2003): 7-17.

Margerrison, Christine et al. *Albert Camus in the 21st Century: A Reassessment of His Thinking at the Dawn of the New Millennium*. Leiden: Brill, 2008.

Nathan A. Scott, Jr. « The Modest Optimism of Albert Camus. » *The Christian Scholar* 42.2 (1959): 251-274.

Onfray, Michel. *L'ordre libertaire, la vie philosophique d'Albert Camus*. Paris: Flammarion, 2012.

Palud, Aurélie. « The Complexity and Modernity of *The Plague*. » *The Originality and Complexity of Albert Camus's Writings*. Emmanuelle Anne Vanborre (Éd.). New York, NY: Palgrave Macmillan, 2012. 19-33.

Payette, Jean-François et Lawrence Olivier. *Camus, nouveaux regards sur sa vie et son œuvre*. Québec: Presses de l'Université du Québec, 2007.

Ponnou-Delaffon, Erin Tremblay. « In and Out of Place: Geographies of Revolt in Camus's *La peste*. » *Studies in 20th & 21st Century Literature* 39.1 (2015): article 8.

Sadler, Nadine, « Albert Camus et son engagement dans la Résistance: étude des valeurs éthiques défendues dans *Combat*, *Lettres à un ami allemand* et *La peste*. » Mémoire de maîtrise. Université Laval, 2012.

Scott, Niall et Jonathan Seglow. *Altruism*. New York: McGraw-Hill Education, 2007.

Sessler, Tal. *Levinas and Camus: Humanism for the Twenty-First Century*. London: Continuum, 2008.

Sharpe, Matthew. *Camus, philosophe: To Return to our Beginnings*. Leiden: Brill, 2015.

Sherman, David. *Camus*. Hoboken: Wiley-Blackwell, 2009.

Viljoen, Johan Wilhelm. « Les dieux cachés de l'existentialisme: la soumission et la révolte dans l'œuvre de Jean-Paul Sartre et d'Albert Camus. » Thèse de doctorat. Université de Pretoria, Afrique du Sud, 2009.

Whistler, Grace. *Camus' Literary Ethics, between Form and Content*. London: Palgrave Macmillan, 2020.